



3 1761 07878708 2

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



10/1

10/1

10/1

10/1

10/1

HISTOIRE

I

SECRETTE

DE LA

Exemplaire

DUCHESSE

D'HANOVER,

EPOUSE

DE GEORGES PREMIER,

Roi de la Grande Bretagne.

Les malheurs de cette infortunée Princesse.
Sa Prifon au Château d'Alhen où elle a
fini ses jours ; ses intelligences secrettes
avec le Comte de Konigsmarck , assassiné
à ce sujet.



A LONDRES,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXXII.

RECEIVED

LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO

1964

NOV 4 1964

DD
491
H2753P6



938553

For in Compagnie des Libraires

1964



HISTOIRE

SECRETTE

DE LA

DUCHESS E

D'HANOVER.



I les faveurs de la fortune étoient une marque certaine du mérite de ceux à qui elle les prodigue , toute l'Allemagne auroit peut-être vû avec moins de surprise , la fille d'un Gentilhomme François devenir l'épouse d'un de ses plus grands Princes. Mais comme elle ré-

A

pand ses bienfaits fans discernement & fans choix ; les Allemands qui ne connoissoient pas les vertus de Mademoiselle d'Olbreuse , * blâmèrent d'abord le Duc de Zell d'avoir préféré aux Princesses du País , une fille que le hazard avoit conduite en Allemagne , à la suite de la Princesse de Tarante qui s'étoit retirée de France , pour cause de Religion.

Ce fut en Hollande , à Breda , où le Duc de Zell vid Mademoiselle d'Olbreuse pour la premiere fois. Elle étoit alors à la fleur de son âge , & d'une figure à inspirer facilement de l'amour : Mais si les charmes de sa personne la distinguoient du commun , les belles qualitez de son ame achevoient de lui gagner les cœurs.

*Elle étoit fille d'un Gentilhomme du Poitou.

Vertueuse, jeune & belle comme étoit Mademoiselle d'Olbreuse, il n'y avoit que sa naissance seule qui la rendit inférieure au Duc de Zell : Mais cette considération ne fut pas capable d'empêcher ce Prince de lui offrir la main qu'elle refusa d'abord, en lui représentant qu'il ne devoit pas s'abandonner à la vivacité d'une passion dont il pourroit se repentir.

Ce discours, au lieu de faire changer de dessein au Duc, ne fit qu'augmenter son estime & sa tendresse pour Mademoiselle d'Olbreuse, & il ne balança point à l'épouser. Elle ne prit pourtant pas dès lors le titre que son rang lui donnoit *, & ce ne

* Suivant l'ancien usage de l'Empire, le titre de Princesse est interdit à toutes autres qu'aux Princesses de naissance, à moins d'une grace particulière de l'Empereur.

fut que quelques années après son mariage , que l'Empereur Leopold la reconnut en qualité de Duchesse de Zell, malgré les brigues & les opositions d'Ernest Auguste, Electeur d'Hanover, frere du Duc de Zell , qui mit tout en usage pour parer ce coup.

Ce Prince étoit doublement irrité contre son frere : D'un côté, il regardoit l'alliance qu'il venoit de contracter comme une honte pour leur Maison ; & de l'autre , il ne pouvoit oublier la promesse que le Duc de Zell lui avoit faite de ne se point marier. D'ailleurs , étant le plus proche héritier du Duc de Zell ; les enfans de Mademoiselle d'Olbreuse étant exclus, par les Loix du País, de la succession de leur Pere, tant que leur Mere ne seroit pas déclarée Princesse ; l'E,

lecteur d'Hanover avoit un intérêt sensible pour s'oposer à une déclaration qui lui étoit si préjudiciable : Mais l'Empereur crut devoir cette faveur au Duc de Zell , en reconnoissance du secours que ce Prince lui avoit envoyé peu auparavant contre les Turcs.

La Duchesse de Zell n'ayant plus rien à desirer du côté de la Grandeur , ne songea plus qu'à se conserver le cœur de son époux , & à contribuer au bonheur de ses Sujets. Les Peuples du Duché de Zell , sensibles aux bontez de leur Souveraine , ne cessoient de faire des vœux au Ciel pour en obtenir un Prince héritier d'une Princesse si accomplie ; mais ce fut ce qui manqua à leur bonheur & à la fortune de la Duchesse. Elle n'eut qu'une fille qui fut la

plus belle & la plus malheureuse
Princesse de son tems.

Cette Princesse ne fut pas plûtôt en âge d'être mariée, qu'elle se vid recherchée par les plus grands Princes de l'Europe. Le Duc & la Duchesse de Zell furent quelque-tems sans pouvoir se déterminer sur leur choix ; mais enfin le Prince héréditaire de Wolffenbittel leur proche parent, eut la préférence sur ses concurrens.

Des raisons d'Etat firent différer quelque-tems la conclusion de ce Mariage, & ce retardement fut la source de tous les malheurs de la Princesse.

L'Electeur d'Hanover ne pût voir sans une extrême jalousie, l'union prochaine de sa Nièce avec le Prince de Wolffenbittel, dont il regardoit le Pere comme son ennemi. Il y fut

d'autant plus sensible, qu'il avoit songé lui-même depuis long-tems à faire la demande de la Princesse pour le Prince Georges son fils ; & n'avoit été retardé dans ce dessein que par considération pour l'Electrice sa femme , qui, fiere de sa naissance, étant fille de Frederic Electeur Palatin , Roi de Bohême , avoit toujours regardé la fille de la Duchesse de Zell comme un parti indigne de son fils. Mais l'Electeur prévoyant que l'alliance que le Duc de Zell méditoit , porteroit préjudice à ses légitimes prétentions sur le Pais de Zell, scût si bien représenter à l'Electrice que les véritables intérêts de leur Maison, demandoient que le Prince Georges épousât la Princesse sa cousine , qu'il l'y fit enfin consentir , & lui persuada même

de se charger de cette négociation.

Personne, en effet, n'étoit plus propre que cette Princesse à la faire réüssir. Elle possédoit dans un degré éminent toutes les qualitez d'un habile Ministre, & quoiqu'elle eût témoigné un extrême mépris pour la Duchesse de Zell; néanmoins par une bizarrerie assez singulière, elle s'étoit toujous conservé beaucoup d'ascendant sur l'esprit du Duc.

Le départ de l'Electrice fut si précipité, que le Prince de Wolffenbuttel & le Duc de Zell lui-même n'en pûrent être informez; c'étoit alors dans les plus grands jours de l'Eté; & comme Hanover où l'Electeur faisoit sa résidence, n'est éloigné de Zell, que de dix heures de chemin, l'Electrice étant partie

à l'entrée de la nuit, y arriva avant le lever du Soleil; & se faisant un plaisir de surprendre le Duc de Zell, elle se fit conduire (sans permettre qu'on l'annonçât) dans l'apartement de la Duchesse où on lui dit qu'il étoit.

Le Duc & la Duchesse ne furent pas peu surpris de se voir éveiller par l'Electrice. Cette Princesse s'étant assise du côté du Duc, lui fit ses excuses en Allemand: elle sçavoit que cette Langue n'étoit point entendüe de la Duchesse, ainsi elle entra librement en matiere. Elle lui déclara le sujet qui l'amenoit à Zell, & lui representa que le Prince Georges étant fils de l'Electeur son frere; & par conséquent son plus proche héritier, il sembloit avoir de plus justes prétentions que tout autre à

l'union de la Princesse. Que cette alliance, en assurant la fortune du Prince Georges & de la Princesse de Zell, établiroit en même-tems celle de la Duchesse de Zell, en cas qu'elle eût le malheur de devenir veuve ; puisqu'il trouveroit un Gendre dans l'héritier légitime du Duché de Zell : Que la sûreté de ses Peuples s'y trouveroit, étant menacez d'une cruelle Guerre, si le Prince de Wolfenbützel, se prévalant du mariage de la Princesse, venoit à former quelques prétentions sur ce Duché, contraires aux justes droits du Prince Georges. Enfin, elle scût si bien se prévaloir du talent persuasif qu'elle avoit reçu de la nature, que le Duc de Zell s'engagea dès ce premier entretien, à retirer sa parole donnée au Prince de Wolf-

fenbuttel , & promit sa fille au Prince Georges.

La Duchesse de Zell étoit en d'étranges inquiétudes sur le sujet de la conversation de son Epoux & de l'Electrice : elle se doutoit bien qu'elle devoit rouler sur des affaires secretes dont on vouloit lui faire un mystère, puisqu'on affectoit de parler une langue qui lui étoit inconnüe. Elle ne put résister à son impatience; & interrompant le Duc, elle lui demanda le sujet de la venuë de l'Electrice ; Mais le Duc qui avoit toujours eu pour elle une complaisance sans bornes , en manqua en cette occasion. L'Electrice qui ne vouloit point faire l'honneur à la Duchesse de lui demander son consentement, exigea du Duc , dès le commencement de son discours , qu'il ne feroit rien con-

noître à la Duchesse sa femme , de ce qu'elle alloit lui proposer , qu'après qu'il lui auroit donné une réponse décisive. La Duchesse fut donc obligée de vaincre son impatience , & d'attendre pour s'éclaircir que l'Electrice se fût retirée. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle aprit la nouvelle résolution de son Epoux ? Elle fit des réflexions affligeantes sur le peu de cas que l'Electeur & l'Electrice d'Hanover avoient toujors fait d'elle , ce qui ne lui donnoit pas lieu d'attendre de leur fils un traitement plus favorable. Un pressentiment secret , fortifié par la connoissance qu'elle avoit que le Prince Georges étoit épris d'une Dame d'Hanover , lui faisoit regarder ce Mariage comme ne pouvant être que funeste à la Princesse : Elle employa les larmes

mes & les prières pour détourner le Duc du dessein où elle le voyoit de sacrifier sa fille à des raisons d'état, & lui representa le tort qu'il se feroit en violant la parole qu'il avoit donnée au Prince de Wolffenbittel; mais toutes ces considérations ne purent empêcher le Duc de préférer le bien de ses Sujets au bonheur de sa fille. La Duchesse le trouva inexorable, & ce Prince qui avoit eû jusqu'alors une déférence entiere pour ses avis, n'en montra aucune dans une circonstance aussi délicate, & où il auroit dû le moins en manquer, tant pour son propre repos, que pour celui de la Duchesse & de sa fille.

Tandis que la triste Duchesse de Zell s'affligeoit de se voir si peu de pouvoir sur l'esprit du Duc son mari; l'Electrice dépêcha un

B courier

Courier à l'Electeur , pour lui donner part du succès de sa négociation ; elle demanda en même tems le Prince Georges qui ne tarda pas d'arriver à Zell , avec un cœur plus sensible aux espérances de la succession de son oncle , que ce mariage lui assuroit , que touché de la beauté & des graces de la Princesse sa cousine. Le mariage fut célébré peu de jours après , avec autant de pompe que le permit le peu de tems qu'on avoit eû pour s'y préparer. Les deux Epoux y parurent dans un éclat , qui leur attira l'admiration & les aplaudissemens des spectateurs. La Princesse étoit dans tout le brillant de la beauté ; ses actions étoient pleines de douceur & de modestie ; son air étoit noble & grand ; mais ses charmes , tous relevés qu'ils étoient par une riche parure , n'empê-

n'empêchoient pas que l'on ne remarquât en elle un fond de mélancolie, dont elle n'étoit pas la maîtresse, & qui faisoit assez connoître qu'elle alloit à l'Autel bien plus par obéissance que par inclination.

Le Prince Georges avoit naturellement l'air froid & réservé, mais sa froideur parut plus que jamais en cette occasion, où son cœur préoccupé des charmes de sa Maîtresse, * ne pouvoit avoir que de l'indifférence pour tout ce qui n'étoit point elle.

Le Duc & la Duchesse de Zell s'aperçurent plus que personne du peu de simpathie qui paroissoit entre les deux Epoux. Comme ils aimoient leur fille, ils en furent vivement touchés; & dans cette auguste Assemblée il n'y eut que l'Electrice d'Hanover qui pa-

* La Sœur de la Comtesse de Platen.

rut satisfaite, & qui s'aplaudit de son ouvrage.

Le Prince & la Princesse, peu de jours après leur mariage, furent avec l'Electrice à Hanover, où l'Electeur leur fit une magnifique réception.

L'ambition & la galanterie étoient alors l'ame de la Cour d'Hanover, & occupoient également les hommes & les femmes. Les Dames avoient tant de part au Gouvernement, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, & les affaires à l'amour : personne n'y étoit oisif ; & l'on étoit sans cesse occupé de plaisirs ou d'intrigues ; aussi cette Cour étoit-elle regardée comme une des plus brillantes Cours de l'Allemagne après celle de l'Empereur. L'Electeur étoit affable, gracieux & de facile accès, toujours magnifique & généreux ;
son

son air étoit grave, noble, plein de douceur & de majesté.

L'Electrice étoit toute digne d'un si grand Prince, & on n'a jamais vû tant d'heureux talens réunis dans une même Princeffe. Née durant les adversitez du Roi de Boheme son pere, elle n'avoit point été élevée dans cette pompe qui ébloüit quelquefois assez les Princes, pour les rendre insensibles à toute autre chose qu'à leur grandeur. Les disgraces du Roi son pere lui avoient inspiré une compassion pour les malheureux, qui la faisoit aller au-devant de tout ce qui pouvoit les soulager. Elle étoit bonne & affable envers ceux qui lui étoient inférieurs, fiere, mais civile avec ses égaux; sçachant soutenir sa dignité sans en paroître préoccupée. Adonnée dès son enfance à la lecture, elle avoit aquis assez

de connoissance des belles Lettres pour en parler avec justesse. Elle possédoit bien plusieurs Langues ; mais sur tout l'Allemande, la Françoisé & l'Angloise, & si elle ne parloit pas avec la même facilité les autres Langues de l'Europe, elle les entendoit assez pour être en état de répondre aux naturels de ces Païs.

Parmi les Etrangers qui faisoient quelque figure à la Cour, le jeune Comte de Konigsmarck, Suédois, d'un rang distingué, étoit, sans contredit, celui qui se faisoit le plus remarquer. Il avoit alors vingt ans ; sa taille étoit parfaitement belle, son air noble, tous les traits de son visage étoient réguliers ; une quantité bien proportionnée de cheveux bruns-chatains, naturellement frisez à grosses boucles, achevoient de le rendre un des plus aimables hommes

mes du monde. Son esprit joint à la grandeur de ses sentimens, n'étoit pas moins digne d'admiration que sa personne. Il avoit été élevé à la Cour de Zell, avec la jeune Princeffe, & cette sympathie qui ne reconnoît qu'une loi impénétrable qu'on ne peut expliquer, avoit fait naître dans leurs jeunes cœurs une amitié réciproque dès leur plus tendre enfance.

La Princeffe vid avec plaisir Konigsmarck à Hanover ; & comme elle étoit encore étrangère en cette Cour, où elle ne connoissoit personne en qui elle pût mettre sa confiance, elle souhaita dès - lors que l'Electeur le retint à son service, pour avoir en lui un homme sur la fidélité de qui elle pût compter, ne doutant point que ce jeune Seigneur, en qui elle avoit toujours reconnu une affection respectueuse
pour

pour elle , ne se fit un plaisir de s'attacher à se personne.

Si la Princesse fouhaitoit de voir Konigsmarck s'arrêter à la Cour , le panchant naturel qui l'attachoit secrettement à elle , le lui faisoit desirer avec ardeur. Il se déguisoit alors à lui-même , (sous le voile d'amitié) une passion qui par la suite causa sa perte. Il offrit donc ses services à l'Electeur ; & ce Prince informé de sa naissance , & de la gloire qu'il s'étoit aquisé dans une Campagne qu'il venoit de faire contre les Turcs , lui donna un emploi considérable avec une grosse pension.

Dès que Konigsmarck se vid un état certain au service de l'Electeur , il rechercha avec des soins empressez à faire sa cour à la Princesse , & tacha , par ses assiduitez & ses respects , de mériter sa confiance.

fiance. L'amitié dont l'honoroit le Prince Charles, frere du Prince Georges, lui en facilitoit les moyens. Ce jeune Prince, beau, bien fait & galant, & qui ne cherchoit qu'à s'amuser, alloit ordinairement passer les après-dînées chez la Princesse, où tout ce qu'il y avoit de plus beau & de mieux fait, de l'un & de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver jusqu'à l'heure du Cercle de l'Electrice. Le plaisir que ce jeune Prince trouvoit dans la conversation de Konigsmarck, étoit cause qu'il s'en faisoit toujours suivre chez la Princesse. Cette facilité qu'eut Konigsmarck de la voir, excita dans son cœur des mouvemens qu'il n'avoit point encore éprouvé, & qui ne laissoient pas long-tems douter des véritables sentimens qu'il avoit pour elle. Il fit de tristes
réfle-

réflexions sur les dangers où il alloit s'exposer , & sur la vertu sévère de la Princesse , qui ne lui permettoit aucune espérance. Il eût voulu la fuir , mais il étoit trop tard , & quelque effort qu'il fit pour s'y résoudre , son cœur ne put consentir à une si cruelle séparation. Il prévint bien qu'il ne pouvoit être que malheureux , mais il aima mieux l'être près de la Princesse qu'éloigné d'elle ; & il se flâta d'être toujours assez le maître de son amour pour le cacher aux yeux de toute la Cour & de la Princesse même.

La Princesse qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de Konigsmarck , & qui prenoit ses assiduez pour des marques de son respect envers elle , ou de sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçu du Duc de Zell , le regardoit comme un homme qui
lui

lui étoit véritablement attaché, & augmentoit chaque jour sa confiance en lui.

Tout brillant que paroissoit le sort de la Princesse elle n'en étoit pas plus heureuse. Quoiqu'elle eut donné un fils à son Epoux, * ce Prince n'en avoit pas moins de froideur pour elle. Madame de Wic, dont le mari occupoit des emplois considérables au service de l'Electeur, le possédoit entièrement; & s'il avoit encore quelque considération pour la Princesse, la bienfiance y avoit plus de part que tout autre motif.

Ce n'est pas tout, l'Electeur n'avoit pour elle qu'une politesse pleine de froideur; & l'Electrice même, toute généreuse qu'elle se monroit pour tous autres, lui faisoit souvent ressentir, par de piquans mépris, l'antipathie naturelle

* Le 30 Octobre 1683.

turelle qu'elle avoit pour le sang de la Duchesse de Zell.

Ce qui aigrissoit encore les ennuis de la Princesse , étoit l'orgueil insupportable de la Comtesse de Plate, Maîtresse de l'Electeur. Cette femme issuë d'une Maison illustre du pais de Hesse , avoit épousé le Comte de Plate, homme de peu de naissance, mais riche, & qui par son naturel vif & hardi, & par sa complaisance à entrer dans les plaisirs de son Maître, & à flâter ses passions, avoit scû s'élever à la plus-haute fortune.

Jamais personne ne scût mieux que cette femme tirer avantage de sa faveur. Elle prit en peu de tems un tel ascendant sur l'esprit de l'Electeur, que toutes les graces passioient par ses mains. Ses volontez & ses caprices decidoient de la fortune des particuliers.

liers. Peu de femmes lui étoient agréables , & excepté quelques unes qui avoient sa familiarité & sa confiance , & dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne, elle n'en recevoit chez elle, que les jours qu'elle prenoit plaisir à avoir une Cour comme celle de l'Electrice.

Le Comte de Plate s'aperçut bien-tôt de la passion de l'Electeur pour la Comtesse : mais n'ayant rien de plus à cœur que sa fortune , il aima mieux sacrifier son honneur, que de renoncer , en s'éloignant de la Cour , aux grands avantages qu'il avoit lieu d'attendre de la faveur de sa femme , & la laissa donc maîtresse de ses actions , & poussant la complaisance plus loin , il se tenoit presque continuellement au Château de Linden aux portes d'Hanover , où il ne paroissoit

C occu-

occupé que de l'embellissement de ce lieu. L'Electeur lui scût gré de sa docilité, le fit son premier Ministre, & lui procura la dignité de Comte de l'Empire.

L'Electrice voyoit avec peine l'attachement de l'Electeur pour la Comtesse de Plate, mais la politique lui faisoit dissimuler son chagrin, & scachant que la complaisance ramene plutôt un mari que les reproches, elle feignoit de ne s'en pas apercevoir crainte de témoigner la moindre jalousie.

Il eût été à souhaiter pour la Princesse, épouse du Prince Georges, qu'elle eût suivi la conduite de l'Electrice à l'égard de la Comtesse de Plate, mais cette jeune Princesse, quoique moins intéressée, ne scût pas si bien dissimuler. Elle suportoit impatiemment les airs hautains de cette Favorite, qui

qui lui manquoit souvent de respect ; & d'ailleurs par une foiblesse que sa grande jeunesse excusoit, elle ne pouvoit voir sans jalousie une personne dont on vantoit la beauté, & qui, disposant des tresors de l'Electeur, osoit s'égalier à la surpasser même en magnificence : aussi ne laissoit-elle passer aucune occasion de la mortifier. Elle en parloit avec le dernier mépris, sans réfléchir sur les chagrins que cette conduite pouvoit lui attirer, & paroissoit encore plus animée contr'elle, que contre Madame de Wic sa sœur, qui, à la vérité, en usoit plus respectueusement avec elle.

La Princesse étoit naturellement d'une humeur enjouée, & même un peu portée à la raillerie ; Konigsmarck qui lui connoissoit ce foible, & qui ne cherchoit qu'à s'insinuer dans son esprit,

au lieu de lui représenter que pour son intérêt propre, elle eût dû agir avec plus de circonspection, étoit le premier à lui applaudir, & à l'entretenir dans ces amusemens dangereux.

La dissipation continuelle qui régnoit pour lors à Hanover, où l'Electeur, toujours occupé du soin de plaire à sa Maîtresse, faisoit succéder les Fêtes galantes les unes aux autres, suspendit cette inimitié mutuelle de la Princesse & de la Favorite. Elle n'éclata qu'au retour du voyage que la Princesse fit à Zell avec l'Electeur son beau-pere.

Quelque empire que l'amour eût pris sur le cœur de ce Prince, il ne lui faisoit point oublier les soins de son Etat. Etant informé des préparatifs de guerre qui se faisoient contre les Impériaux, il crut ne devoir rien négliger pour
entre-

entretenir le Duc de Zell dans son alliance avec l'Empire. Il alla pour cet effet à Zell & y mena la Princesse avec lui, sçachant qu'il ne pouvoit procurer plus de plaisir au Duc & à la Duchesse, que de leur faire voir une fille si chere.

Il ne déclara pas d'abord le sujet de son voyage ; la seule amitié pour son frere , lui servit de prétexte. Il caressa ce Prince , & eut des attentions singulieres pour la Duchesse , pendant qu'il tâchoit de reconnoître si le Duc étoit porté à donner du secours aux Imperiaux. Il reconnut bientôt que le Duc de Zell étoit dans l'incertitude, & que son Conseil étoit très-divisé. Le parti de la Duchesse, & celui des véritables Allemands n'étans pas d'accord. Il sçût que la Duchesse étoit fort broüillée avec Bernstorf, premier

Ministre du Duc , & il ne manqua pas de profiter de leur division , en les flâtant néanmoins l'un & l'autre également. Il témoigna d'abord à la Duchesse une estime particulière : il lui dit que s'il n'avoit pas eu jusques alors pour elle toute la considération qu'elle méritoit , que ç'avoit été pour complaire à l'Electrice son épouse : mais que cette Princesse reconnoissant elle-même le tort où elle étoit , vouloit réparer cette faute : & qu'enfin l'Electrice & lui ne négligeroient rien pour mériter dorénavant son amitié.

La Duchesse de Zell flâtée par ce que lui dit l'Electeur , le crut sincère , avec d'autant plus de facilité , que pour l'amour qu'elle portoit à sa fille , elle ne desiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec l'Electeur

cteur & l'Electrice d'Hanover. L'Electeur rechercha ensuite Bernstorf , Favori du Duc de Zell , à qui ce Prince avoit laissé prendre un ton décisif , auquel il n'osoit presque plus résister. Ce n'est pas qu'il ne reconnût quelquefois sa foiblesse , mais il ne pouvoit se passer de ce Favori , parce qu'il flâtoit ses passions & qu'il sçavoit trop ses secrets. D'ailleurs le Duc étoit accoûtumé à se laisser gouverner. Il haïssoit les affaires, & son indolence jointe à une extrême passion pour la chasse , ne lui permettoit pas de gouverner par lui-même. Il laissoit le pouvoir à son Ministre , qui ne se voyoit contredire que par la Duchesse. Cette Princesse auroit souhaité que le Duc se fut reposé sur elle du soin du Gouvernement. Elle ne pouvoit souffrir le Ministre , parce qu'il empêchoit

pêchoit le Duc de faire autant de bien qu'elle eût voulu qu'il en fit aux personnes qu'elle avoit fait venir à sa Cour. Elle tâchoit de le rendre odieux au Duc ; mais ce Prince prévenu de l'habileté & de la fidélité de son Ministre, lui conserva toujours sa faveur malgré les efforts de la Duchesse.

L'Electeur d'Hanover étant donc venu à Zell, voulut se rendre le maître de l'esprit de son frère. Il jugea que le meilleur moyen pour y réussir, étoit de faire entrer quelques personnes à lui dans le Conseil de ce Prince. Ce n'étoit pas une entreprise aisée, puisque la Duchesse de Zell & Bernstorf même avoient un intérêt sensible de s'y opposer. L'Electeur ayant reconnu que la Duchesse étoit sensible aux marques de considération qu'il lui témoignoit, renouvela ses empressements

mens pour elle. Il lui fit mille protestations que si elle vouloit bien le seconder en cette occasion , il ne lui donneroit jamais lieu de s'en repentir , & que son fils & lui conserveroient toujous pour elle tant d'affection & de reconnaissance , qu'elle ne s'apercevroit jamais du changement de sa fortune au cas qu'elle survécût le Duc son époux.

La Duchesse avoit trop de pénétration pour se fier à de telles promesses. Elle reconnut bien qu'elle ne devoit pas attendre beaucoup de la considération d'un Prince , qui , du vivant même de son époux , vouloit la priver du peu de crédit qui lui restoit. Elle feignit néanmoins de se laisser gagner , & lui promit à son tour toute l'assistance qu'il pouvoit attendre de sa part. Mais au lieu de le seconder elle fit offrir

frir son amitié à Bernstorf, & lui proposa de se réunir avec lui, pour traverser un dessein qui vraisemblablement ne pouvoit qu'être préjudiciable au crédit & à l'autorité de tous les deux : mais ce Ministre étoit trop altier pour se livrer si facilement. D'ailleurs la protection de l'Electeur après la mort du Duc, & la conservation de ses dignitez & de ses emplois, dont ce Prince lui avoit fait donner des assurances, lui paroissoit un avantage préférable à l'amitié de la Duchesse, qui ne la lui offroit que par nécessité. Bernstorf en agit avec plus de sincérité envers l'Electeur. Il persuada à son Maître que ses intérêts & ceux de l'Electeur étant les mêmes, depuis le Mariage de la Princesse de Zell avec le Prince Georges, fils de l'Electeur, il étoit nécessaire que les deux
Cours

Cours fussent tellement unies , qu'elles ne fissent rien l'une sans l'autre. Que donnant cette marque de confiance à l'Electeur & au Prince son fils , il travailleroit pour le bonheur de la Duchesse & de la Princesse. Qu'après tout leur demande n'étoit point tout-à-fait injuste , puisqu'étant héritiers présomptifs du Duché de Zell , ils avoient quelque droit de prétendre une entrée au Conseil.

Le Duc qui étoit content de tout , pourvû qu'on le laissât vivre dans sa nonchalance ordinaire , consentit avec facilité aux propositions de l'Electeur , d'autant qu'il comptoit rendre un grand service à la Duchesse sa femme , & à la Princesse sa fille, dont la destinée après sa mort faisoit toute son inquiétude.

La Duchesse de Zell vid bien
que

que Bernstorf s'étoit livré à l'Electeur d'Hanover : elle eût voulu le faire connoître à son époux, mais ce Prince prévenu de la haine qu'elle portoit à ce Favori, l'assura que tout ce que Bernstorf sembloit faire pour l'Electeur, n'étoit en effet que pour le bien d'elle & de sa fille. La Duchesse, toute persuadée qu'elle étoit du contraire, voyant que ses efforts étoient superflus, fut contrainte de dissimuler & de paroître convaincuë de ce qu'elle lui disoit. L'Electeur eut donc la satisfaction de réüssir dans ses desseins ; & ayant fait entrer un bon nombre de ses créatures dans le Conseil du Duc, il retourna à Hanover accompagné de la Princesse sa belle-fille, pour qui, depuis quelque tems, il affectoit beaucoup de complaisance.

La Princesse ne retrouva pas à
Hano-

Hanover les mêmes agrémens qu'elle venoit de quitter à Zell, où le Duc & la Duchesse lui avoient donné mille témoignages de leur tendresse. Le Prince Georges son époux la revit avec la même indifférence qu'il l'avoit vûë partir : plus attaché que jamais à ses premières amours : il poussa même la froideur jusqu'au point d'être deux mois sans lui parler, évitant avec soin les occasions de se trouver seul avec elle.

Il est aisé de juger combien ce traitement devoit paroître rude à une Princesse aimable qui ne se l'étoit point attiré. Elle crut qu'il étoit de son devoir de faire un dernier effort pour ramener son époux. Dans cette pensée elle entra dans le cabinet du Prince un jour qu'il étoit seul : il voulut se retirer dès qu'il la vid, mais elle l'arrêtant : „ Monsieur, lui dit-
 D „ elle,

» elle, si j'avois quelque chose à
» me reprocher à votre égard, loin
» de venir vous trouver comme
» je fais, pour vous demander
» le sujet qui vous éloigne de
» moi, je serois charmée de la
» conduite que vous tenez, puis-
» qu'elle m'épargneroit la peine
» d'une justification que je ne
» pourois pas naturellement en-
» treprendre sans confusion : mais
» sçachant que je n'ai jamais man-
» qué à ce que je vous devois, ni
» rien fait qui ait dû m'attirer le
» mépris que vous me témoi-
» gnez ; j'ose me présenter de-
» vant vous, non pas pour
» vous faire des reproches, mais
» pour vous supplier de me dire
» en quoi j'ai pû vous déplaire.
» Je ne vous demande que votre
» estime, & je crois même n'en
» être pas tout-à-fait indigne :
» ne daignerez-vous pas me dire,

» Mon-

Monsieur, ce qu'il faut faire ⁶⁶ pour la mériter? „ Vous tranquilliser Madame, lui repliqua brusquement le Prince; & sans lui rien dire de plus, il sortit du cabinet, laissant la Princesse interdite, pleine de dépit & de desespoir: elle eut à peine assez de force pour retourner dans son appartement, où elle trouva Konigsmarck & Mad^{lle}. de Molk, celle de ses filles en qui elle avoit le plus de confiance. L'un & l'autre reconnut à l'altération de son visage, que son cœur devoit être agité d'une douleur violente: ils la conjurerent de ne leur point cacher la cause de ses chagrins; & cette Princesse crut ne devoir point refuser à leur zèle empessé, une confiance qui d'ailleurs la soulageoit.

Konigsmarck & Mademoiselle de Molk furent également sur-

pris de la dureté du Prince Georges. Ils ne pouvoient comprendre comment ce Prince, qui étoit si poli avec toutes les femmes, & qui étendoit sa bonté jusqu'aux moindres de tous ses domestiques, pouvoit traiter si indignement la personne du monde qui méritoit le plus d'être considérée. Ils crurent ne devoir point s'oposer d'abord à la juste douleur de la Princesse. Ils commencerent donc par la plaindre : mais ensuite ils la conjurerent de ne point se laisser accabler par le chagrin :

„ Au nom de Dieu, Madame,
lui dit Konigsmarck, vivement
touché de l'état où il la voyoit,
„ ne vous abandonnez point à la
„ douleur ; le Prince mérite-t'il
„ vos larmes ? non, Madame, il
„ ne mérite que votre mépris
„ & votre indignation, c'est en
„ lui témoignant l'un & l'autre
„ que

que vous devez vous venger de lui : tout l'Univers vous justifiera, &..... Arrêtez Konigsmarck, lui dit la Princesse, quoique je vous sçache gré du zèle que vous me témoignez, je ne puis souffrir que vous perdiez le respect que vous devez au Prince. Souvenez-vous que c'est à moi que vous parlez & qu'il est mon époux. Le Prince a de la vertu, & s'il n'a pas pour moi toute la considération qu'il devoit avoir, je ne m'en prens qu'à ma destinée. Le Prince aime ailleurs, peut-être que le Ciel attendri par mes larmes, le guérira de cette fatale passion, & que j'aurai quelque jour plus de part à son estime. Quoiqu'il en soit c'est à moi à la mériter, & c'est ce que je ne puis faire qu'en prenant un chemin tout contraire à celui que vous m'indi-

„ quez. S'il est vrai que vous me
„ foyez attaché comme vous m'en
„ avez assuré, vous ne m'en pou-
„ vez donner de plus fortes mar-
„ ques, qu'en gardant un éternel
„ silence sur ce que je viens de
„ vous confier : c'est ce que j'e-
„ xige de vous, si vous ne vou-
„ lez que je renonce pour jamais à
„ vous voir : ce que je dis à Ko-
„ nigmarck vous regarde égale-
„ ment, continua-t'elle, en s'a-
„ dressant à Mademoiselle de Molk :
„ Si mon amitié vous est chere,
„ gardez un profond silence sur
„ ce qui s'est passé entre le Prin-
„ ce & moi. „

Ils lui jurèrent tous deux un
secret inviolable ; mais Konigf-
marck qui se sentoit agité par di-
vers sentimens de haine contre
le Prince Georges ; d'admiration
& d'amour pour la Princesse, é-
toit si troublé, & la regardoit si
tendre-

tendrement que si elle avoit été moins accablée de ses ennuis, elle auroit sans doute remarqué ce qui se passoit dans son cœur. Il étoit apuyé contre une table, & si fort occupé à contempler la Princesse, qui pour être affligée ne lui en paroissoit pas moins belle, qu'il ne remarqua pas le Prince Charles d'Hanover qui venoit rendre visite à la Princesse. J'allois, Monsieur, prier Konigsmarck, dit-elle à ce Prince, si-tôt qu'elle le vid, d'aller vous faire mes excuses, & vous dire que j'étois indisposée, de peur que vous ne vinssiez vous ennuyer ici. Je doute, Madame, si je vous eusse obéi, répondit le Prince, je n'eusse pas été le maître de mon impatience, & l'intérêt que je prens à votre fanté, ne m'eût pas permis de me reposer sur tout autre que moi-même,

même, du soin de m'en informer.

Le Prince sortit quelques momens après, & Konigsmarck le suivit ; mais toujourns si pensif, que le Prince s'aperçut de son inquiétude. Qu'avez-vous, Konigsmarck, lui dit-il, vous ne me paroissez pas dans votre alliette naturelle ? ne seriez - vous plus cet indifferent Konigsmarck, & l'Amour que vous avez fait gloire de braver jusqu'ici ne se feroit-il point vengé de vous ? Fait comme vous êtes vous ne devez point appréhender d'être rebuté. Dites-moi donc ce qui vous occupe, & souvenez-vous que vous m'avez promis que si jamais vous deveniez amoureux, que je ferois votre confident. Je profite-rois de vos bontez, Seigneur, lui répondit Konigsmarck, si toute autre chose qu'une violente migraine étoit la cause du changement

gement que vous croyez remarquer en moi : mais , grace au Ciel, je connois peu l'Amour , & je vous avouë que je lui sçai un gré infini de n'avoir point troublé jusqu'ici ma tranquillité. Je ne sçai si vous êtes sincère , repliqua le Prince, mais je sçai que vous aimant comme je fais , je ne mérite pas que vous me trompiez ; au reste, je vous avertis qu'il faudra pour m'abuser long - tems , que vous agissiez avec grande circonspection , car je vous observerai si bien , que je découvrirai ce que je soupçonne que vous me cachez.

Quelques Courtifans joignirent alors le Prince Charles , ce qui donna lieu à Konigsmarck de se retirer. Il étoit si affligé & troublé tout ensemble , de l'état où il avoit laissé la Princesse , & des dernieres paroles du Prince

ce

ce Charles , qu'il arriva chez lui presque fans s'en apercevoir. Il feignit de se trouver mal , & s'étant mis au lit , après avoir donné ordre qu'on le laissât feul , il s'abandonna aux divers sentimens dont il étoit combatu.

Quoiqu'il partageât la douleur de la Princesse , il y avoit de certains momens où il n'étoit pas fâché que le Prince Georges son mari eût de mauvaises manières pour elle , & s'il n'alloit pas jusqu'à concevoir des espérances pour son amour , du moins il se trouvoit heureux de n'avoir point de rival à craindre. Il souhaitoit quelquefois que la Princesse , moins attachée à son devoir , eût poussé le ressentiment contre son époux jusqu'à la haine ; & sa constance à souhaiter le retour de ce Prince vers elle , lui paroissoit une vertu trop austère ,

stère, mais ce que lui avoit dit le Prince Charles, qu'il le soupçonnoit d'être amoureux, lui causa d'étranges inquiétudes, il examina avec attention si rien ne lui étoit échappé qui eût pû découvrir sa passion ; mais quelque recherche qu'il fit, il lui sembla n'avoir rien à se reprocher de ce côté-là : il résolut cependant d'être plus circonspect à l'avenir, & de se trouver le moins qu'il pourroit chez la Princesse en présence du Prince Charles.

Pendant que Konigsmarck étoit si cruellement agité, la Princesse, qui s'étoit mise au lit dès que le Prince Charles l'avoit quittée, étoit encore dans une plus triste situation. L'altération de son esprit lui causa une grosse fièvre, elle passa une si mauvaise nuit, & elle se trouva si mal le lendemain, que l'on commença à desespérer de

de sa vie, & elle reçut ce que les Medecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu.

L'Electeur & l'Electrice furent allarmez de l'état où ils la virent, car quoiqu'ils n'aimassent pas la Princesse, ils ne pouvoient cependant s'empêcher de l'estimer : d'ailleurs, sçachant qu'elle étoit sur la fin d'une seconde grossesse, ils avoient intérêt à sa conservation. L'Electrice ne la quitta presque point, & lui témoigna une amitié à laquelle la Princesse fut d'autant plus sensible qu'elle ne s'y étoit pas attenduë. Le Prince Georges aiant appris l'extrêmité où elle étoit, ne pût se dispenser de l'aller voir, il prit le tems que l'Electrice n'étoit pas auprès d'elle, & s'étant aproché de son lit, il lui dit avec sa froideur ordinaire, qu'il étoit
fâché

fâché de l'état où il la voyoit :
la Princesse lui tendant la main :
“ Je meurs, Monsieur, lui dit-
elle, vous en sçavez la cause : “
Je ne vous fais aucun reproche “
& je souhaite même pour votre “
repos, que vous ne vous en fas- “
siez jamais à vous-même. Vos “
mépris ne vous ont pû ôter mon “
estime, parce que j'ai toujourns “
été persuadée que vous m'au- “
riez accordé la vôtre, si vous “
n'en aviez été détourné par “
une passion dont vous n'êtes “
pas le maître : mais cette pas- “
sion n'aura qu'un tems, vous me “
rendrez un jour plus de justice, “
& peut-être que vous ne me re- “
fuserez pas après ma mort, ce “
qu'il n'a pas été en votre pou- “
voir de m'accorder pendant “
ma vie. „ Une foiblesse qui lui
survint l'empêcha d'en dire da-
vantage, & tira le Prince del'em-

E barras

barras où il auroit été de lui répondre. Elle tomba dans une crise qui décida de sa maladie, & qu'elle surmonta heureusement par la bonté de son tempérament. Depuis ce jour sa santé se rétablit peu à peu, & le vingtième jour elle accoucha d'une Princesse. *

Cette couche fut plus fâcheuse à la Princesse que ne l'avoit été la première, à quoi ne contribua pas peu la mélancolie profonde dans laquelle elle étoit plongée; quelques efforts que firent le Prince Charles, Konigsmarck & l'Electrice même pour l'en tirer. Elle garda la chambre près de trois mois sans pouvoir se rétablir, & les Médecins ayant jugé que l'air de la campagne pouroit lui être salutaire, l'Electrice

* C'étoit au mois de Mars 1687.

étrice la conduisit à une des Maisons de plaifance de l'Electeur, qui n'étoit qu'à une heure d'Hanover, espérant que les beautez du lieu, jointes au bon air qu'on y respiroit, dissiperoit ses ennuis, & lui rendroit en peu de tems sa premiere santé.

Peu de personnes furent nommées pour accompagner l'Electrice. Elle crut par-là obliger la Princesse pour qui la folitude paroiffoit avoir plus de charmes, que l'éclat d'une Cour nombreufe. Le Prince Charles qui avoit de la peine à s'éloigner de la Princesse, pria l'Electrice de trouver bon qu'il la fuivît, & qu'il menât avec lui Konigsmarck. L'Electrice qui chériffoit ce fils plus qu'aucun de fes enfans, lui accorda avec plaifir fa demande.

Le fouvenir des foupçons du

E 2 Prince

Prince Charles , & l'appréhension où étoit Konigsmarck de laisser échaper quelques regards qui pussent le trahir dans un lieu , où ce Prince moins dissipé qu'à Hanover , pouroit l'observer avec plus de loisir & plus d'attention , le fit douter quelques momens s'il ne devoit pas chercher un prétexte , pour rester auprès de l'Electeur. Mais il se détermina bien-tôt ; & cette fatale passion qui l'entraînoit vers la Princesse , après un assez foible combat , l'emporta sur sa raison.

C'étoit dans les plus beaux jours de l'Eté que l'Electrice & la Princesse partirent pour cette Maison de plaisance , qui pouvoit passer pour la plus belle qu'eût l'Electeur. Elle étoit ornée d'excellentes peintures ; les meubles en étoient magnifiques : il y avoit de très-beaux jardins
avec

avec les belles eaux du monde. La Princesse fut charmée de se trouver dans ce beau lieu ; l'Electrice n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit amuser sa petite Cour. Elle lui procuroit les plaisirs de la promenade , de la pêche , & d'une conversation vive & enjouée. Des colations servies avec autant de propreté que de délicatesse , se trouvoient quelquefois préparées dans les bosquets lorsqu'on s'y attendoit le moins. Enfin le plaisir de la promenade étoit terminé par un grand souper & par un concert. L'Electrice permettoit à ceux de sa suite , de l'un & l'autre sexe, de manger avec elle. Après le repas on se mettoit au jeu, ou l'on se promenoit dans une grande galerie qui aboutissoit dans un cabinet rempli de peintures des plus excellens Maîtres.

La Princesse qui avoit un goût tout particulier pour cet Art, & qui deffinoit, elle-même, parfaitement bien, prenoit un jour plaisir à les considérer, & avoit particulièrement les yeux attachés sur un tableau représentant Venus & l'Amour qu'on y avoit nouvellement placé. L'Electrice qui entra dans ce moment, l'ayant trouvée dans cette occupation : Princesse, lui dit-elle, vous ignorez peut-être que ce tableau que vous considérez avec tant d'attention est effectivement un portrait. Je le prenois pour une imagination de Peintre, Madame, répondit la Princesse, ne pouvant pas croire qu'il y eût eû jamais une personne au monde assez belle pour ressembler à ce portrait. Vous vous trompiez, dit l'Electrice, & quelque beau que vous paroisse

ce

ce visage , on prétend que celle qu'il represente le surpassoit infiniment , c'étoit la fille du Duc de Devon qui a causé tant de desordre dans la Maison Royale d'Angleterre sous Edouard I. Comme l'Histoire n'en parle que très-imparfaitement , il y a peu de personnes qui soient bien informez du détail de sa vie : cependant , ajoûta l'Electrice , comme j'en ai quelque connoissance , pour peu que cela vous fasse plaisir je pourai vous en faire le récit , qui vous surprendra. La Princesse marqua à l'Electrice la reconnoissance qu'elle sentoit de ses bontez , & s'étant assises , l'Electrice reprit ainsi la parole.

§*§

HISTOIRE



HISTOIRE DE GERTRUDE ,

Fille du Duc de Devon.

LE Comte d'Ethelvold, Favori d'Edouard I. Roi d'Angleterre, avoit porté cette qualité de Favori si loin , qu'il régnoit sur les Sujets & sur les desirs de son Roi. Ce Monarque n'agissoit que par ses conseils ; il ne voyoit que par ses yeux ; & comme s'il n'avoit dû aimer que par son cœur , il le chargea de voir une jeune personne nommée Gertrude , fille & unique héritiere du Duc de Devon , l'un des plus grands Seigneurs du Royaume , dont on avoit dit tant de merveilles au Roi , que si son Favori la trouvoit telle qu'on la lui avoit représentée , il étoit résolu de l'épouser.

Outre

Outre la beauté qu'on attribuoit à cette fille , elle étoit si puissante en biens , qu'il étoit de la politique du Roi de ne pas lui abandonner le choix de son époux. Le Duc de Devon son pere , avoit causé de grands troubles , sous le règne du Roi , prédécesseur d'Edouard : il étoit relégué dans ses Terres pour cette occasion , & c'étoit par cette raison qu'on n'avoit jamais vû la belle Gertrude à la Cour d'Angleterre. Le Comte Favori, fut donc chargé de la commission de placer une Reine de sa main sur le Trône de la grande Bretagne. Cette conjoncture lui parut favorable pour son ambition : il flâte le Roi dans le desir d'épouser Gertrude , joint des raisons de politique à la prévention qu'il remarquoit dans l'ame de son Maître , & ne s'attendant pas
moins

moins qu'à donner une Reine aux Anglois à son retour, il partit avec un pouvoir absolu de traiter ou de rompre le mariage ainsi qu'il le jugeroit à propos.

Ethelvold étant arrivé à Devon, & l'article secret de sa commission étant l'examen de la beauté de Gertrude, il voulut la voir avant que de faire aucunes propositions. Il colore son voyage du prétexte de rétablir le Duc à la Cour d'Angleterre, & cette bonne intention méritant toute la civilité du Duc, il fait appeler sa fille pour lui aider à témoigner sa reconnoissance. Jamais les Histoires anciennes n'ont parlé si avantageusement de la beauté d'une personne que l'Histoire d'Angleterre parle de celle de Gertrude : les descriptions qu'elle en fait, tiennent plus du roman que de la narration;

tion ; & les effets que cette beauté a produits , ont été si surprénans qu'ils justifient les éloges qu'on lui a donnez. Le Comte en fut ébloüi , & cette premiere surprise se convertissant en une passion violente , il lui fut impossible de se résoudre à mettre lui-même Gertrude entre les bras d'Edouard. Il s'élût & traita son Mariage au lieu de celui de son Maître , & aprit à la postérité , qu'en cas d'amour , il ne faut jamais donner un pouvoir si absolu , que les Agens en puissent abuser.

Comme il n'y avoit rien de si grand en Angleterre , après le Roi , que le Comte d'Ethelvold , le Duc de Devon se tint fort honoré de la demande qu'il lui fit de sa fille : il la lui accorde sans balancer , & l'un & l'autre ayant mis cette affaire aux termes qu'il
ne

ne falloit plus que la Bénédiction nuptiale pour la conclure, Ethelvold fit comprendre au Duc qu'il falloit rendre le devoir au Roi, de lui en dire un mot avant que de la confommer ; sur ce prétexte il revint trouver Edouard, auquel il fit un portrait de Gertrude très-peu conforme à celui qu'il avoit dans le cœur. Il est vrai, Seigneur, dit-il au Roi, que Gertrude a tout ce qui devoit faire une belle personne, mais cependant elle ne l'est pas. Elle a un air contraint qui défigure sa taille ; sa bouche est vermeille sans être agréable ; ses yeux sont grands, bleus, & même assez bien fendus, mais elle les ouvre mal ; sa physionomie est si niaise qu'elle efface l'éclat de son teint. Que vous dirai-je enfin, Seigneur ? les traits de cette fille ne sont pas faits les uns

uns pour les autres , leur assem-
blage détruit leur détail , & ja-
mais personne ne fut si laide &
si belle tout ensemble que la fille
du Duc de Devon. A ce tableau
bizarre , Ethelvold joignit des
raisons de fausse politique : il dit
à Edouard que depuis l'exil du
Duc il avoit engagé une partie
de ses Terres aux Comtes & aux
Ducs ses voisins : qu'il étoit hai
des Anglois : que le voyage qu'il
venoit de faire à Devon ayant
donné quelques soupçons de la
vérité , le peuple murmuroit déjà
de cette Alliance , & se servant
du pouvoir qu'il avoit sur l'es-
prit du Monarque pour lui per-
suader ce qu'il desiroit , il fit si bien
qu'il le dissuada entièrement de
son dessein. Il ne se contenta pas
de cet effet de ses conseils , il
voulut l'apuiier d'une seconde pré-
caution. Il connoissoit Edouard

F pour

pour 'être d'un temperament amoureux, il falloit à son cœur ou un amusement ou une affaire solide. Ethelvold cherche de quoi l'occuper, il ne lui fut pas difficile de faire cette découverte : l'Angleterre est fertile en belles personnes, & il cherchoit une Maîtresse pour un Roi. Il jette donc les yeux sur une fille nommée Vilfrede, qui étoit réfugiée dans un Monastère pour éviter la violence d'un tuteur. Elle étoit jeune, elle étoit malheureuse, & après la fille du Duc de Devon, elle étoit la plus belle personne du Royaume. Le Favori la presente au Roi pour obtenir sa protection contre ce tuteur, qui vouloit la marier à un homme qu'elle n'aimoit pas, & secondant sa harangue de tous les éloges qu'il put lui donner, il scût si bien faire valoir les bonnes

nes

nes qualitez de Vilfrede , qu'avant qu'elle quittât le Roi il donna des marques d'avoir été sensible à sa vûë. Enfin , Ethelvold se rendant l'entremetteur de cette intrigue , il la réduisit bientôt aux termes de n'avoir rien à craindre pour sa passion. Quand il vid Edouard si bien engagé , il commence à renouveler ses conseils sur l'autorité du Duc de Devon , il se fait donner de faux avis sur quelques intelligences entre lui & le Duc de Normandie , & pressant le Roi de donner un frein à l'ambition de cet homme , en mariant sa fille à une de ses créatures , il fit tomber le Roi naturellement dans la pensée de la lui donner à lui-même. Il est aisé de juger qu'il se porta sans peine à cet effet d'obéissance , il la nomma toutefois du nom de Sacrifice : Gertrude étoit si dégoû-

tante, disoit-il, que dans son Mariage il n'envifageoit que le repos del'Etat : mais enfin on se réfoud à tout pour le service de son Maître ; & les grimaces observées, Ethelvold alla par ordre du Roi épouser sa belle Fiancée.

Jamais il n'y eut de joie pareille à celle de cet Amant fortuné. Il aimoit Gertrude jusqu'à l'adoration ; il la trouva mille fois plus belle depuis qu'elle fut sa Femme, qu'il ne l'avoit trouvée quand elle n'étoit que sa Maîtresse. L'hymen fit le même effet sur le cœur de cette jeune personne. La presence de son Epoux lui étoit chere ; elle craignoit son absence, & le voyant former le dessein de retourner où son ambition l'apelloit, elle mit tout en usage pour l'en détourner ou du moins pour l'engager à lui permettre qu'elle l'accompagnât.

Ces

Ces deux propositions étant également funestes pour le Comte, il fit ce qui lui fut possible pour les combattre. Il aimoit Gertrude, mais il n'aimoit pas moins sa fortune. Il sçavoit la tromperie qu'il avoit faite au Roi, & il n'avoit garde que sa femme vint le convaincre de mensonge & de trahison. Il s'excusoit donc sur la saison qui commençoit à devenir fâcheuse : il promettoit de revenir promptement, mais la Comtesse ne se payoit d'aucune de ses raisons. Elle l'accusoit tantôt d'inconstance & tantôt de mépris ; & ne lui laissant aucun repos, elle fit tant qu'elle lui arracha le récit de tout ce qui s'étoit passé. Quelle confiance ! pour être faite par un mari à une jeune personne dont le cœur n'est prévenu que de quelques jours d'un

amour conjugal. Ethelvold s'attendoit que cette narration étoufferoit le desir que Gertrude témoignoit pour le suivre à Londres, & la tireroit de l'erreur où elle étoit, de n'être pas assez aimée de lui. Mais hélas ! qu'il connoissoit mal l'esprit de la plus grande partie des femmes, l'ambition leur est naturelle, & la dignité de Reine flâte l'ame la plus philosophe. La Comtesse comprenant par ce discours, que non-seulement Ethelvold l'avoit privée d'une couronne florissante, mais que cette action la privoit encore d'aller à la Cour tant qu'Edouard seroit au monde. Elle sentit naître en elle-même une horreur secrète pour cet époux indiscret, qui le lui rendit plus haïssable qu'il ne lui avoit paru charmant. En vérité après cet aveu il ne devoit plus craindre

dre qu'elle le suivît malgré lui. Elle regardoit cependant pitoyablement les murs de Devon comme sa prison perpétuelle. Elle se faisoit redire par son pere , & par les domestiques que le Comte lui avoit donnez , les beautez de la ville de Londres, & les magnificences de la Cour d'Angleterre, & se representant qu'elle étoit bannie pour le reste de ses jours d'un lieu où elle régneroit alors sans l'artifice du Comte , elle s'abandonnoit à une mélancolie que rien ne pouvoit soulager.

Comme elle avoit l'ame dans cette disposition , il passa un Peintre à Devon , qui alloit de Cour en Cour recueillir les Portraits de toutes les belles femmes de l'Europe , pour orner une Galerie du Duc de Modene son maître. Le Peintre avoit ouï parler de la beauté de Gertrude , il deman-

demanda permission au Duc de la peindre , ce qui lui fut accordé.

La Comtesse contribua de tout son pouvoir pour rendre son Portrait charmant , & ayant réüffi dans son dessein, elle dit au Peintre que pour s'acquiter dignement de sa commission , il faloit qu'il allât à la Cour d'Angleterre. C'étoit bien l'intention de l'Italien , & il s'y rendit après avoir achevé ce qu'il avoit à faire à Devon.

La Comtesse l'avoit fait devancer par quelques personnes à sa dévotion , qui firent courir le bruit à la Cour d'Angleterre qu'il arrivoit un Peintre Italien , qui portoit des beautez admirables. Elle avoit ouï dire qu'Edouïard étoit fort curieux en tableaux ; elle espéroit qu'il verroit le sien par cette voie , & qu'elle

qu'elle le tireroit de l'erreur où le Comte l'avoit mise, sans qu'il parût qu'elle y eût rien contribué de sa part. Elle ne fut pas trompée dans son opinion ; le Roi voulut voir les tableaux du Peintre, & après les avoir examinez tous, on vint enfin à celui de Gertrude. Le Comte d'Ethelvold qui étoit avec le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre à cet aspect. La Comtesse ne lui avoit point mandé qu'elle eût été peinte, & ainsi il n'avoit eu garde de prévenir un accident si peu attendu. Il pâlit, il fremit, & le Roi s'apercevant de ce trouble, & l'attribuant à une surprise qu'il partageoit avec lui : Est-il possible, dit-il au Peintre, que ce Portrait soit d'après nature ? Oui, Seigneur, interrompit Ethelvold, sans donner le tems au Peintre de répondre, car c'est
celui

celui de ma femme , mais il est si flâté , que si les autres Dames que vous avez vûës ont été traitées de cette sorte , j'oserois assurer Vôte Majesté , qu'il n'y en a aucune dont elle pût connoître l'original sur la copie. Le Peintre sçavoit bien qu'il ne lui étoit pas difficile de soutenir la fidélité de son Art. Gertrude étoit encore plus belle que sa peinture , & il n'y avoit que trois ou quatre journées de Londres à Devon : mais comme il vid que le Comte s'efforçoit de décrier la beauté de sa femme , il jugea prudemment qu'il avoit ses raisons pour parler de cette sorte , & ne voulant pas contredire un homme de cette autorité : Seigneur , lui dit-il froidement , je n'ai pas vû toutes les personnes dont je porte les peintures , les unes sont tirées d'après de simples tableaux ; les autres

autres ont été peints par quelques-uns de mes compagnons, qui m'aident à satisfaire l'impatience de notre Maître ; mais pour celles que j'ai peintes moi-même, j'oserois assurer le Roi que je n'ai rien ajoûté au naturel. Ce discours judicieux sembloit devoir tirer le Comte d'affaires, mais le Roi étoit si enséveli dans la contemplation du portrait de Gertrude, qu'il ne prêtoit plus l'oreille à tout ce qui se disoit. Enfin, malgré tout ce que le Comte pût oposer, le Roi dit qu'il vouloit voir ce prodige. Il prit le prétexte d'une partie de chasse qu'il devoit faire de ce côté-là, & tout ce que le Comte pût obtenir de lui, fut de le devancer de quelques heures, pour avertir le Duc de Devon de la visite du Roi.

Il est aisé de concevoir les pensées

fées qui occupèrent le Comte pendant ce voyage. L'ambition & l'amour le partageoient également ; quand il confidéroit la faute qu'il avoit commise envers son Roi, en trahissant sa confiance, & qu'il pensoit que sa trahison alloit être découverte, il croyoit ne pouvoir moins faire que de livrer lui-même sa femme à Edouard, pour obtenir le pardon de son crime : d'autre côté quand il se representoit cette femme avec toutes les beautez dont elle étoit pourvûë, il se déterminoit à mourir mille fois plutôt que de la voir possédée par un autre, & cette dernière résolution étant fortifiée par la vûë de Gertrude, il fit tout ce qui lui fut possible pour l'obliger à faire la malade, & se cacher aux yeux du Roi. Mais à qui s'adressoit-il pour faire cette priere ? Gertrude auroit acheté

acheté de sa vie la vûë dont il vouloit la priver. Elle representa au Comte que cette affectation de se dérober à la curiosité d'Edouard ne serviroit qu'à l'augmenter : que puisqu'il étoit Roi & qu'elle étoit Sujette il la verroit tôt ou tard s'il l'avoit résolu, que c'étoit un pas dont il falloit se tirer promptement, puisqu'il étoit impossible de l'éviter. Ces considérations desespéroient le Comte, mais enfin il fallut s'y rendre, & tout ce qu'il put faire fut de recommander à la Comtesse de paroître négligée & même mal propre, & de ne parler que hors de propos. La Belle Gertrude profita des leçons de son mari en femme habile, elle comprit ce qu'il falloit faire pour plaire, parce qu'on lui disoit de faire pour ne plaire pas. Jamais elle n'eût tant de charmes, & jamais elle

G ne

ne fit tant d'efforts pour les faire valoir, que pendant la visite du Roi, qui sortit d'auprès d'elle enchanté du tour de son esprit & des charmes de sa personne, & ne pouvant cacher son ressentiment au Comte, pour la tromperie dont il avoit usé, il l'auroit fait emprisonner sur le champ, si la crainte de déplaire à la Comtesse ne l'eût retenu.

Gertrude vint à la Cour bientôt après cette visite : Edouard l'avoit trouvée trop belle pour la laisser plus long-tems dans la solitude de la Province. Il combla le Duc son pere de bienfaits pour l'attirer auprès de lui. Le Duc s'y rendit & la jeune Comtesse voulut l'accompagner. Ethelvold défendit en vain à sa femme de faire ce voyage ; elle avoit un trop bon protecteur contre la colere de son mari pour
après-

apréhender ses effets , il fallut qu'il prit patience , & comme l'usage en est penible pour les époux amoureux de leurs femmes, le Comte prit son infortune si à cœur, qu'on se fit une charité de la faire cesser. Il mourut moitié de chagrin , moitié par l'aide d'un secours plus violent ; & la passion d'Edouard n'étant plus retenuë par la presence de cemarri incommode, elle parvint à un tel degré , qu'il ne fallut pas moins que le Trône de la Grande Bretagne pour la borner. La belle Gertrude y fut placée malgré les artifices qui sembloient devoir lui en interdire le chemin. Les fureurs que son ambition exerça dans ce rang éminent font les traits les plus tragiques de l'Histoire d'Angleterre. Vilfrede, Maîtresse du Roi , empoisonnée, les enfans qu'elle avoit eu du

Roi, égorgé, & Edouard II. enlevé de ce monde pour aller être un des plus grands ornemens du Ciel. Tout cela ce font des incidens plus propres à composer des Annales tragiques, qu'à servir de matière agréable & amusante.

L'Electrice d'Hanover & la Princesse furent interrompuës par un Gentilhomme qui vint les avertir de l'arrivée de l'Electeur, du Prince George, du Duc & de la Duchesse de Zell; le Prince George devoit donner Bal ce soir-là, avant lequel il y eut Cercle chez l'Electrice. Les Dames s'y rendirent, & la Comtesse de Plate y surpassoit toutes les autres en magnificence.

En attendant les Princes, la conversation tomba sur les Seigneurs de la Cour, que les Dames passoient, pour ainsi dire, en revûë. On en étoit à Konigsmarck,

marck, & on lui donnoit les louanges qui lui étoient dûës, mais surtout la Comtesse de Plate qui en parloit en des termes si flâteurs, & fit son éloge avec tant de vivacité, qu'elle donna lieu de soupçonner qu'il ne lui étoit pas indifférent. Elle en parloit encore quand Konigsmarck entra paré pour le Bal. La Comtesse ne put s'empêcher de faire connoître le trouble que sa présence lui caufoit.

L'Electrice le remarqua, & pour se divertir, elle fit entendre à Konigsmarck que la Comtesse avoit mal parlé de lui. L'Electeur & le Duc de Zell étant entrez dans cet instant, Konigsmarck fut dispensé de répondre à un discours qui l'auroit peut-être autant embarrassé qu'il avoit inquiété la Comtesse. On se rendit chez le Prince George & on joua. La

Comtesse de Plate n'osoit pres- que lever les yeux sur Konigsmarck , de crainte que l'Electeur ne s'en aperçût. L'Electrice qui l'observoit toujourns se confirma dans ses soupçons , & ne doutant pas que l'Electeur, qui étoit un Prince pénétrant , ne s'aperçût de l'infidélité de sa Maîtresse , elle se flâta de voir bientôt finir le règne de cette Favorite : en effet l'Electeur ayant remarqué quelque altération sur le visage de la Comtesse , il lui en demanda la cause , qu'elle attribua à une légère indisposition , il la pria de se retirer , mais la Comtesse lui dit que son mal étoit trop peu de chose pour qu'elle s'éloignât de lui.

Le jeu étant fini on fut se mettre à table. Après le souper le Duc de Zell avec la Princesse sa fille ouvrirent le Bal , l'Electrice

ctrice & la Duchesse n'ayant pas voulu danser. Le Prince George prit ensuite la Comtesse de Plate, & lorsqu'elle eut achevé de danser, comme elle recherchoit quel qu'un qu'elle avoit dessein de prendre, l'Electeur lui dit de prendre Konigsmarck qui n'avoit point encore dansé. Cet ordre fut très-favorable à la favorite, qui profita de cette occasion pour defabuser tout bas Konigsmarck de l'idée que l'Electrice avoit voulu lui donner contr'elle. „ Je ne „
 „sçai, Monsieur, lui dit-elle, „
 „quel intérêt l'Electrice prend à „
 „nous brouïller, je puis vous „
 „assurer que je vous ai donné „
 „tous les éloges que vous méri- „
 „tez, & que personne n'est plus „
 „de vos amies que moi. Il nẽ „
 „tiendra qu'à vous d'en faire „
 „l'épreuve; & si vous voulez „
 „tantôt me suivre chez moi, & „
 „me

„ me dire à quoi je puis vous
„ être utile , vous verrez quel
„ fonds vous devez faire sur le dis-
„ cours de l'Electrice. “ Konigsmarck comprit tout le sens de ces paroles , & la passion qu'il avoit pour la Princesse ne le rendit pas insensible aux avances d'une aussi belle personne que la Comtesse , il lui répondit qu'il étoit confus des bontez qu'elle vouloit bien avoir pour lui qui le méritoit si peu , & que puisqu'elle lui permettoit de l'aller trouver le soir , qu'il iroit après le coucher de l'Electeur , pour l'assurer plus particulièrement de sa reconnoissance.

Le Bal ayant continué , Konigsmarck prit la Princesse , & ils attirerent , l'un & l'autre , l'admiration de toute l'assemblée. Après qu'ils eurent dansé , l'Electeur qui croyoit effectivement
la

Comtesse de Plate incommodée, fit cesser le Bal, & chacun s'étant retiré après le coucher de l'Electeur, Konigsmarck fut chez la Comtesse, qu'il trouva en deshabillé sur un lit de repos. Elle se leva, & ayant laissé toute modestie, elle courut l'embrasser, en lui avouant sa foiblesse & lui faisant voir tant de charmes, que Konigsmarck ne se fit point scrupule de répondre à sa tendresse.

Le jour étoit prêt à paroître quand il se retira chez lui. Il se jeta sur son lit pour y prendre quelque repos, mais ce fut en vain, & il se reprochoit continuellement d'avoir été sensible aux charmes de l'ennemie déclarée de la Princesse. Dans l'appréhension qu'elle ne l'apprenne, il résolut de lui faire part de sa Conquête, & se rendit chez la Princesse, qui étoit à sa toilette
avec

avec une grosse Cour , elle en congédia une partie , & n'étant resté que peu de monde avec Konigsmarck , elle l'apella vers une fenêtré où elle s'étoit retirée. Elle lui témoigna le regret qu'elle avoit du départ du Duc de Zell son pere & de la Duchesse sa mere , & lui dit qu'elle auroit bien souhaité pouvoir les accompagner jusqu'à Zell , pour y passer quelques mois avec eux. Mais c'est envain , continua-t'elle , que j'en ai demandé la permission à l'Electeur. Le Comte de Plate lui a representé que mon voyage lui couteroit trop. Elle se plaignit en même-tems de ce Comte : Mais à quoi est-ce que je pense , ajoûta-t'elle en riant , de vous parler avec tant de franchise ? Depuis hier vous êtes si bien avec le Comte ou plutôt avec sa femme , que
je

je dois deormais vous parler d'eux avec plus de circonspection. C'est ce que je ne céle point, Madame, repliqua Konigsmarck, & j'aime mieux passer pour indiscret que de vous manquer de fidélité. Il lui conta toutes les avances de la Comtesse de Plate, en dissimulant néanmoins ce qui étoit à dissimuler, & ajoûta que si de voir ou de parler à la Comtesse, cela le privoit de l'honneur de sa confiance, il ne la verroit de sa vie. Non, Konigsmarck repliqua la Princesse, voyez-la je vous prie, cela n'empêchera pas que je ne sois toujours de vos amies, étant persuadée que vous m'estimerez plus que cette femme : Je suis charmée qu'elle ait de la bonne volonté pour vous, puisque peut-être vous pourrez la porter à ne me pas desservir auprès

près de l'Electeur , comme elle ne cesse de le faire. La Princesse sortit dans ce moment , où Königsmarck auroit peut-être hazardé de lui déclarer ce qu'il n'avoit encore osé faire. Il s'en retourna chez lui accablé de tristes réflexions , & étant au desespoir de ce que la Princesse lui conseilloit si froidement de voir la Comtesse : Il résolut cependant de rester éternellement malheureux plutôt que de déclarer ses sentimens à la Princesse.

Le Prince Charles d'Hanover étant parti en ce tems - là pour aller joindre l'Armée Impériale , contre les Turcs , demanda à Königsmarck s'il vouloit l'accompagner , & dit qu'il en parleroit à l'Electeur. Königsmarck ayant accepté la proposition , & l'Electeur ayant accordé la permission , on disposa toutes choses

choses pour la Campagne.

Le jour du départ aprochoit ; Konigsmarck étoit d'une tristesse mortelle , personne n'en devinoit la véritable cause , car il étoit connu pour un homme de cœur , & il en avoit donné des preuves dans une Campagne qu'il avoit déjà fait contre les Turcs. L'Electrice lui fit la guerre de sa mélancolie , & la Princesse , lorsqu'il prit congé d'elle , lui dit qu'elle lui sçavoit bon gré du regret qu'il témoignoit de quitter Hanover. Je pense y avoir quelque part , continua-t'elle , & je crois que vous m'êtes assez attaché pour ne vous pas séparer de moi sans quelque peine ; si cela est , je vous assure que je n'en suis point ingrate , & que vôtre départ me cause du déplaisir. Vous me laissez dans un tems où j'ai besoin de vos conseils , & je

H demeu-

demeure seule parmi mes ennemis. Conservez-vous & revenez le plutôt qu'il vous sera possible, parce que je prévois que les mauvais traitemens que l'on me fait ici, me feront enfin prendre un parti auquel je ne veux ni ne puis me déterminer sans vous.

L'on ne peut exprimer ce que sentit Konigsmarck au discours obligeant de la Princesse, s'il a-voit été seul, il lui auroit sans doute déclaré sa passion ; mais en presence de toute la Cour qui étoit dans la même Chambre, il y auroit eu de la témérité à se découvrir. Il lui répondit seulement en peu de mots qu'il estimoit son sort bienheureux & qu'il seroit toujours prêt à exécuter ses ordres & à se sacrifier pour elle. La Princesse, après lui avoir souhaité une heureuse Campagne, le quitta pour se
mettre

mettre au jeu , & Konigsmarck fortit accablé de douleur.

En s'en allant , il rencontra la Comtesse de Plate qui lui dit que si elle avoit quelque part au chagrin qu'il faisoit paroître de quitter la Cour , ce seroit la seule chose qui pourroit la consoler de son absence. Vous me flâtez trop , Madame , répondit Konigsmarck d'un air assez embarrassé , vous ne sçauriez douter qu'ayant pour vous les sentimens les plus tendres , le déplaisir de vous quitter ne fasse aujourd'hui toute ma peine , & que je n'appréhende vivement que mon absence ne me fasse oublier de vous. Elle l'assura du contraire , & ils se dirent les choses les plus tendres. Il la reconduisit ensuite chez elle , où l'Electeur étant venu , il se retira par respect , & partit le lendemain avec le Prince

Charles pour se rendre à l'Armée.

Toute la Cour partit le même jour pour une des Maisons Electorales , où l'Electeur reçut la nouvelle que le Parlement d'Angleterre , à la sollicitation de Guillaume III. leur Roi, avoit passé un Acte par lequel ils apelloient à la succession de leur Couronne , au cas que le Roi Guillaume & la Princesse Anne vinssent à mourir sans posterité, l'Electrice d'Hanover & ses enfans.

Cette grande nouvelle donna lieu à des fêtes & à des réjouissances où la Princesse assista sans être touchée de la joie qui animoit toute la Cour. L'Electrice lui fit des reproches du peu de sensibilité qu'elle faisoit paroître dans une occasion qui la devoit intéresser, puisque les esperances
n'étoient

n'étoient pas si éloignées qu'on ne les pût voir accomplies, le Roi Guillaume étant veuf, fans qu'il y eût aparence qu'il se mariât & eût des Enfans, & la Princesse Anne étant déjà assez âgée pour qu'on pût croire qu'elle n'en auroit point non plus, joint que l'Electrice qui desiroit avec passion de mourir Reine d'Angleterre, avoit envoié secrettement le Medecin Steindhal à Londres, pour reconnoître la complexion de la Princesse Anne, & il raporta qu'elle n'étoit point propre à la progéniture.

La Princesse s'excusa, en disant qu'elle se défioit si fort de sa destinée, qu'elle croyoit devoir être toujourns malheureuse quelque bonheur qui semblât se préparer pour elle; & que d'ailleurs la possession de la Couronne d'Angleterre, paroissoit si éloi-

gnée, & étoit si dangereuse par le peu d'attachement des Anglois pour leur Roi, qu'elle ne sçavoit si c'étoit un bien fort desirable de régner sur eux. Effectivement, dit l'Electrice, la révolution arrivée sous Charles I. & le sort de sa famille sont des preuves bien convaincantes de l'inconstance des Anglois. Cependant il y a une maniere de les gouverner, & il est toujours beau de régner. Comme l'Electrice s'exprimoit avec toute la facilité imaginable, & qu'elle possédoit parfaitement l'Histoire d'Angleterre, elle voulut bien avoir encore la complaisance pour la Princesse, de lui réciter ce fameux événement arrivé sous Charles I. incroyable aux siècles à venir.



H I S T O I R E

DE LA REVOLUTION

*arrivée sous Charles I.**Roi d'Angleterre.*

C H A R L E S I. fut le fils unique & le seul héritier que Jacques I. laissa après sa mort. Il naquit en Ecosse au mois de Novembre 1600. & il fut couronné à Westminster, en Février 1625. il le fut de même à Edimbourg en 1633. Peu de tems après son avènement à la Couronne, il épousa Henriette-Marie fille d'Henri IV. Roi de France. Cette nouvelle Reine étant d'un esprit vif & entreprenant, & le Roi un peu effeminé, cela ne contribua pas peu à

à gâter les affaires de Charles I. Ce Roi se sépara de son Parlement auquel il avoit donné des sujets de mécontentement trop réels : il entreprit témérairement deux Guerres qui lui furent très-defavantageuses contre les deux Couronnes de France & d'Espagne ; & la faveur qu'il témoignoit au Duc de Buckingham , & les graces & les dignitez dont il combloit avec profusion cet homme, qui étoit devenu odieux à l'Etat , rendirent aussi le Roi odieux au Peuple. Mais rien ne contribua plus à son defastre , que le long intervalle de tems qu'il laissa sans convoquer un Parlement, durant lequel tems, il étoit arrivé des plaintes & des desordres auxquels il n'y avoit que le Parlement qui pût y remédier. Le Roi se laissant entraîner aux persuasions emportées de *Laud* Archevêque

chevêque de Cantorbery , obligea l'Eglise d'Ecosse à se conformer pour le Service divin à la Liturgie Angloise , ce qui lui couta bien cher ; puisque les Ecossois furent les premiers qui prirent les armes contre le Roi , cet événement avec quantité d'autres , obligea Charles I. de convoquer un Parlement en Angleterre & de le rendre comme perpétuel. Ce même Parlement s'engagea dans une Guerre civile contre le Roi , laquelle ne finit que par la plus funeste catastrophe , comme on le verra ci-après.

Charles I. étoit d'une taille médiocre ; il avoit un air également agréable & majestueux ; il étoit affable à tous , mais il avoit une tendresse démesurée pour ceux qu'il aimoit. Ses cheveux étoient couleur de chataigne , fort beaux & qui frisoient naturellement

rellement ; il avoit des yeux fort grands & pleins de feu ; le nez beau & tous les traits fort réguliers. On assure qu'à son avènement à la Couronne , il étoit doüé de qualitez capables de se faire aimer & craindre , tant par ses Sujets que par ses Alliez , s'il avoit sçû mieux ménager son autorité & sa bienveillance ; mais on remarque qu'il avoit fait des fautes essentielles à ces deux égards , étant trop précipité & trop inégal dans l'un & dans l'autre ; on dit qu'il étoit trop prompt à prendre feu , & dans le même tems trop mou ; il n'avoit pas plûtôt formé la résolution de convoquer un Parlement, qu'il pensoit à le dissoudre ; ce qui provenoit ou d'une inconstance naturelle , ou de la complaisance aveugle qu'il avoit pour ses Favoris : il faisoit la Guerre
&

& la Paix avec ses voisins , très-souvent à contre-tems , & presque toujours à sa confusion.

On a observé que dans son enfance , étant malade à la mort on en vint apporter la nouvelle à la Reine sa mere : *Non*, répondit-elle , *il ne mourra pas , mais il vivra pour se perdre lui-même & pour perdre ses trois Royaumes.* Il y a eu des personnes qui n'ont pas fait difficulté d'affirmer qu'un Etranger fort sçavant , avoit prédit à la Reine quel seroit le sort de ce jeune Prince , & on a remarqué qu'au commencement de son règne , la peste fit un si grand ravage en Angleterre , qu'on n'en avoit jamais vû dans le Royaume une pareille ; elle emporta dans la seule Ville de Londres plus de trente mille personnes en une année de tems , & les superstitieux

tieux de la Religion Anglicane attribuerent ce fleau de Dieu aux grands nombres de Catholiques Romains que la Reine , épouse du Roi Charles I. amena avec elle en Angleterre. Elle avoit à sa suite un Evêque auquel le Roi s'étoit engagé de donner une pension de quatre mille livres sterlins, elle avoit quatre Aumôniers , chacun desquels devoit avoir mille livres sterlins par an; un Confesseur, deux Chapelains, deux Clercs de Chapelle, autant de Chantres , & douze Prêtres de l'Oratoire. Outre tous ces Ecclésiastiques qui avoient des pensions considérables , la Reine avoit encore amené quatre Dames d'honneur , six Demoiselles avec leurs Gouvernantes , six Valets de Chambre , un Chambellan , un Secretaire , six Servantes , un Medecin , un Apoticaire,

Apôticairer, un Chirurgien, un Panetier, des Echançons, des Cuifiniers, des Rotiffeurs, des Boulangers, des Cochers, &c. tout cela paroiffoit des nouveautez aux Anglois; pareille chofe ne s'étoit pas vûë dans le Roïaume depuis plus de foixante-dix ans. On peut aifément s'imaginer qu'un débarquement pareil ne manqua pas de foulever l'indignation des Proteftans Anglois. Outre ce cortège de Catholiques Romains qui formoient la Maifon de la Reine, il arrivoit de tems en tems à Londres & autres endroits du Royaume, des troupes de Moines & de Prêtres travestis, qui, fe fondant fur la protection de la Reine, fe firent jour jusques dans les maifons & familles de Proteftans, n'épargnant ni foins, ni veilles, ni

promesses , pour attirer ceux qu'ils pouvoient : ils poufferent même la témérité jusqu'à se vanter, que dans l'espace d'un tems très-court, ils avoient entraîné dans le sein de leur Communion, un nombre innombrable de personnes ; cela donna lieu aux Pasteurs Anglois de réveiller leur zèle & leur courage; les Evêques, les Ministres s'en plainquirent hautement au Roi, les Peres de famille se joignirent à ces Evêques, & representèrent au Roi qu'on leur débauchoit leurs enfans & leurs domestiques, que plusieurs avoient été envoyez au-delà de la Mer, pour être de plus en plus instruits & fortifiez dans la croyance de la Religion Romaine. Ces plaintes, ces desordres ayant été portez jusqu'au pied du Trône, & réitérées par des personnes du plus haut

haut rang ; le Roi se vid enfin obligé de renvoyer en France , ou de congédier tous les Domeftiques de la Reine , qui affurément ne s'en retournèrent pas les mains vuides. Ce fut au mois d'Aouft de l'année que le Roi avoit été couronné , qu'on les fit partir & tous les Catholiques qui s'étoient introduits dans le Royaume. Lorsque le Roi leur annonça cet ordre , il leur dit : *Je fuis fâché de me voir forcé à cette trifte extrémité , il y en a parmi vous qui méritent un meilleur fort ; mais ils font enveloppez dans la conduite des indiscrets , & malheureusement confondus avec les autres qui ont eu l'insolence de m'exposer , ce qu'en honneur je ne peux m'empêcher de punir.*

C'est ainfi que finit la Campagne de ceux qui étoient venus

pour officier à la Chapelle de la Reine , & qui ayant entrepris de faire la fonction de Missionnaires sous les yeux des Protestans Anglois , & dans le sein de leur Patrie , furent obligez d'abandonner un terrain , qu'ils nommoient entr'eux , *Pais dé-coulant de miel & de lait* ; mais leur imprudence fut une des principales causes pour laquelle on les chassa de ce Royaume.

Dans ce même tems - là , le Roi épousa la querelle des Réformez de la Rochelle , & s'engagea dans une Guerre contre la France , pour leur défense , il y fut porté par Buckingham qui lui fit entendre que les Protestans étoient fort maltraitez en France ; que cependant ils y étoient fort puissans , enforte que si Sa Majesté vouloit leur accorder sa protection, ils mettroient

la

la division dans ce Royaume, & fusciteroient une nouvelle Guerre civile : il representa les avantages que le Roi en retire-roit d'une maniere si patétique, que Charles I. fans considérer le labirinthe où il s'alloit engager, & fans penser mûrement aux conséquences d'une pareille entreprise, envoya une personne pour traiter de cette affaire avec le Duc de Roham auquel on promit de grands secours par mer. On déclara donc la Guerre à la France, & le Roi fit part à son Conseil des motifs & des raisons de cette entreprise. L'Angleterre mit en mer une Flotte qui consistoit en plus de cent voiles, sur laquelle on avoit embarqué sept mille soldats. Ce projet qu'on avoit tenu secret le plus qu'il étoit possible, allarma le Cardinal de Richelieu qui

étoit à la tête des affaires en France; mais comme ce premier Ministre étoit l'homme du monde le plus fécond en ressources, il seut gagner Buckingham. Ce Duc après avoir été fait Amiral de la Flotte, & Général des Troupes qui y étoient embarquées, partit de Portsmouth le 7 Juillet 1627. & le 20 du même mois, elle parut devant la Rochelle : à son aproche les Rochelois fermerent les portes de la Ville de peur de quelque surprise, comme n'étant pas informez qu'une Flotte Angloise dût venir si proche d'eux; peu de tems après ils virent arriver le Duc de Soubize & le Chevalier Becher qui leur dirent de la part du Duc de Buckingham, que le Roi d'Angleterre par un mouvement de compassion, & à cause de ce qu'ils souffroient, leur

leur envoyoit du secours ; le Maire de la Ville répondit pour les Habitans , qu'ils remercioient très-humblement Sa Majesté des marques qu'il leur donnoit de sa bonté & de sa protection ; mais qu'étant dans une étroite union avec les autres Protestans du Royaume , ils ne pouvoient sans leur participation recevoir dans leur Ville le secours qui leur étoit offert. Tel est le sentiment commun des Historiens touchant ce refus , mais l'Histoire secrète a découvert un autre motif qui est & plus naturel , & plus véritable. Monsieur de Soubize & Saint-Blancard Gentilhomme du Languedoc , avoient menagé le secours de cette Flotte à la Cour d'Angleterre , sans le consentement des Rochelois , laquelle Flotte devoit sous prétexte de secours , s'emparer de la Rochelle

chelle & la conferver pour les Anglois ; & comme on n'a pas lieu de douter que les Rochelois n'eussent eu avis de ce dessein charitable , c'est-là la véritable raison qui leur fit refuser aux Anglois l'entrée dans leur Ville.

Le Duc de Buckingham voiant que la méche étoit découverte , & qu'il ne lui seroit pas facile d'y entrer par force , fit voiles vers l'Isle de Rhé où Thoiras commandoit. Celui-ci tâcha d'abord de s'oposer à la descente des Anglois ; mais comme il n'avoit que peu de monde , il se vid obligé de se retirer dans le Fort de Saint Martin , qui étoit de bonne défense. Buckingham en fit le siège dans les formes ; mais comme il avoit employé trop de tems à faire la descente , & qu'il poussa ce siège avec une lenteur affectée ,

affectée , il donna tems à la France d'y envoyer du secours; le Comte de Schomberg à la tête de cinq à six mille hommes passa dans l'Isle sans aucune opposition de la part de la Flotte Angloise, & marcha vers le Fort de Saint Martin , dont le Duc de Buckingham leva le siège avec tant de précipitation , qu'il eut beaucoup de difficulté à faire embarquer les Troupes qui lui restoient , qui étoient en petit nombre ; car on prétend que de sept mille hommes qu'il avoit emmené d'Angleterre , il en perit près de cinq mille dans cette malheureuse expédition. Après une si glorieuse Campagne , ce Duc de Buckingham revint en Angleterre tout couvert de Lauriers de la part de la France ; & comme il n'avoit fait aucun bien aux Rochelois , ni aucun mal

aux

aux Habitans de l'Isle de Rhé ; il se flâta de la récompense qui lui avoit été promise ; mais il trouva la porte fermée pour lui & qu'on l'avoit trompé sous de fausses promesses. Se voyant ainsi exposé à la risée de la Cour de France, dont il avoit été la dupe , il jura de s'en venger à la premiere occasion, & d'agir contr'elle avec toute la rigueur possible. L'année suivante elle se presenta cette occasion : en 1628. la Rochelle fut assiegée par le Roi de France ; & comme tous les Protestans de l'Europe avoient les yeux sur ce que les Anglois feroient dans cette conjoncture , le Roi Charles fit préparer une Flotte pour secourir cette Ville ; le Duc de Buckingham qui étoit obsédé d'un esprit de vengeance contre la France , obtint encore du Roi qu'il
commande

commanderoit cette Flotte, & se rendit à Portsmouth; mais dans le tems qu'il alloit s'embarquer, il fut tué d'un coup de couteau, qui l'ayant frapé au cœur, le fit tomber mort sur le champ. L'Assassin étoit un Lieutenant nommé Felton, qui avoua qu'il avoit regardé le Duc comme un ennemi de la Patrie: mais malgré son entoufiasme, il fut pendu, & ensuite attaché aux fourches Patibulaires qui font près de Portsmouth. Cependant le secours de la Rochelle ne pouvant être differé plus longtems, le Roi fit partir la Flotte destinée pour ce secours. Mais le Cardinal de Richelieu avoit usé d'une si grande diligence, que la digue qu'il faisoit faire pour empêcher les Vaisseaux Anglois d'aprocher, se trouvoit achevée, enforte que la Flotte
Anglois

Angloise se vid obligée de s'en retourner sans rien faire , après avoir vû prendre la Rochelle.

Le Roi donna des marques sensibles du chagrin que lui caufoit la mort tragique de son Favori , & il poussa son ressentiment si loin , qu'après avoir , pour la troisiéme fois , cassé son Parlement , il fit emprisonner & poursuivre plusieurs Membres de cet auguste Corps qu'il sçavoit avoir été ennemis déclarez de Buckingham.

Après de si dangereuses démarches , & de si grands défauts de politique de la part du Roi , lui & son Conseil ne penserent plus qu'à forger des moyens pour fournir à la Cour ce dont elle avoit besoin. Le premier projet qu'on proposa , fut de publier certains ordres qui concer-
noient l'Office de Receveur &
de

de Collecteur des amendes & des confiscations, lequel Office avoit été établi dans le tems du dernier Règne par Jacques I. & confirmé par Charles. Mais le sentiment des grands Juges ayant été demandé, ils déclarerent que ces sortes de Lettres Patentes étoient contre les Loix, & défavantageuses au Roi, & ils décidèrent unanimement que ce seroit un Crime dans la personne du Roi & dans celle de ses Conseillers, si on se servoit de ces voyes que les Juges avoient condamnées comme arbitraires & illégales. Le second projet & celui qui irrita le plus la Nation, fut d'attaquer ceux qui avoient négligé de venir recevoir l'Ordre de Chevalier au Couronnement du Roi. C'étoit une ancienne coutume que ceux qui avoient quinze livres sterlins de rente en

K fonds

fonds de terre , étoient obligez de servir le Roi dans ses Guerres , & que ceux qui n'étoient pas en état de servir , composoient avec le Roi , pour une certaine somme on les déchargeoit. Ceux donc qui étoient assez riches pour avoir quinze livres de rente , devoient être faits Chevaliers , ce qui ne fut d'abord qu'une simple coûtume fut changé en loi sous le Règne d'Edouïard II. Dans la suite des tems cela fut hors d'usage. Charles I. se fondant sur ce que le Statut n'avoit pas été révoqué , voulut le faire valoir à son couronnement , & prétendit user d'une grande condescendance , en ne faisant sommer pour venir recevoir l'Ordre de Chevalier , que ceux qui avoient 40 livres sterlins de rente annuelle. Il se trouva très-peu de gens
qui

qui voulussent obéir à ces fom-
tions dont l'usage étoit entie-
rement oublié. Le Roi même
laisa passer ce refus sans y faire
beaucoup d'attention. Mais après
la dissolution du troisième Par-
lement, il établit des Commis-
saires pour composer avec les
défaillans, tant pour leurs deso-
béissances à ses ordres, que
pour être dispensés de recevoir
l'Ordre de Chevaliers. Les in-
structions données aux Commis-
saires portoient, qu'ils ne com-
posassent point avec les défail-
lans pour moins que trois fois
& demi, autant qu'ils étoient
taxez pour le payement des sub-
sides; & comme il n'y avoit plus
de Parlement convoqué, c'est en
vain qu'on apelloit de ces Com-
missaires aux Juges du Royau-
me; ils étoient tous à la discrétion
du Roi qui tira plus de cent

mille livres sterlins que les défailans furent contraints de paier. La Cour se servit encore de plusieurs autres voyes pour lever des sommes d'argent, qui toutes illégitimes qu'elles furent n'étoient rien en comparaison du *Ship-Mony*, * taxe qui irrita le Peuple contre la Cour au suprême degré; sur tout, parce qu'on poursuivoit avec la dernière févérité ceux qui refusoient de payer.

On se plaignoit aussi de plusieurs autres desordres qui s'étoient nouvellement introduits en Angleterre, tels qu'étoient certains mauvais Livres, les réveillons qu'on faisoit le Dimanche pendant la nuit, l'accroissement de l'*Arminianisme*, & l'encouragement qu'on donnoit au
Papisme;

* Taxe sur les Vaisseaux.

Papisme ; on se plaignoit encore plus positivement de certains Ecclésiastiques *Anglicans* , entr'autres du Docteur *Theodore Price* Chanoine de Winchester , ami intime de l'Archevêque de Cantorbery , qui protestoit de vouloir mourir dans le sein de la Communion Romaine.

L'Eglise Anglicane tomboit alors en décadence , elle étoit sur son déclin & panchoit visiblement du côté du Papisme , & la Cour ne l'ignoroit pas : le Docteur Jean Colin Chanoine de Durham fut accusé aux Assises générales qui se tinrent dans cette Ville l'an 1629. d'avoir introduit plusieurs innovations & corruptions dans l'Eglise Cathédrale de Durham ; de professer une Doctrine corrompue ; & de combattre la suprémacie du Roi : on prit une connoissance

en particulier d'un Sermon que
Cofin avoit prêché dans cette
Eglise, touchant la Parabole du
mauvais grain; dans ce discours
il s'étoit émancipé de dire, que
lorsque les Réformateurs avoient
aboli la Messe, ils avoient ôté
ou du moins gâté la Religion,
& tout le Service divin; que ce
qui étoit apellé Réformation,
devoit être plutôt nommé une
Dépravation, & qu'on n'avoit
pas tellement aboli la Messe, que
cela pût détruire la présence
réelle de CHRIST dans la
sainte Cène; & que si la Réfor-
mation pensoit ou enseignoit
autrement, ce n'étoit pas une
Réformation, mais une dif-
formité dans la Religion. En-
fin, il dit & soutint un jour,
étant invité à un dîner public,
*que le Roi d'Angleterre n'étoit
pas le Chef de l'Eglise, & qu'on
ne*

ne devoit pas l'appeller ainsi. Les Jurez qui étoient assemblez pour cette affaire , décidèrent que les accusations étoient réelles & véritables ; mais on arrêta les procédures , & voilà à quoi aboutit toute cette affaire.

Charles n'étoit pas fort enclin à courtiser les Dames , & il n'eut pas beaucoup de Maîtresses ; on remarque cependant une aventure assez singuliere qui lui arriva ; le Comte de Denbigh fut employé par ce Prince en plusieurs négociations en Espagne , à Venise , & autres Cours d'Italie : à son retour en Angleterre , il amena avec lui de Venise , une charmante Maîtresse ; & comme il fut curieux de lui faire voir la Cour , le Roi fut frappé de sa beauté , & dit au Comte : *Mylord vous avez amené avec vous une fort belle*

belle Personne ; si le Roi s'en fût tenu au compliment , cela n'étoit que très-obligeant pour le Comte & pour la Dame : mais ce Prince fut si transporté qu'il la baïsa & lui mit la main sur le sein , ce qui irrita si fort le Comte , qui étoit d'un esprit hautain & fier , qu'il arracha cette Dame brusquement d'entre les bras du Roi , & lui dit : *Vôtre Majesté m'a employé dans des Cours , où c'est un crime digne de mort que de toucher la femme d'un autre* : Surquoi le Roi lui donna un soufflet , & lui ordonna de quitter la Cour : ce Comte qui venoit d'être si fort maltraité , ressentit cet affront si vivement , qu'il devint dans la suite un des plus grands ennemis du Roi , & obtint un Commandement dans l'armée des Parlementaires.

Pour

Pour donc revenir à ce qui à occasionné la perte de ce Prince, il est certain que les troubles qu'il excita en Ecosse en font une partie considérable ; mais comme cette matiere a été traitée amplement par les Historiens, il faut s'arrêter sur quelques traits particuliers & secrets qui ne sont pas si généralement connus, & qui feront voir le pouvoir despotique & absolu que Charles I. exerçoit, & qui lui couta bien cher dans la suite.

Lorsque ce Roi fut couronné en Ecosse l'an 1633. avec des profusions qui incommodèrent fort le Peuple, le Parlement d'Ecosse s'assembla, les Seigneurs y préparèrent un Acte qui déclaroit la prérogative Royale, comme elle avoit été confirmée par les Loix en 1606. à quoi on fit une addition, passée par un autre

tre Acte en 1609. par laquelle Jacques I. avoit le pouvoir de prescrire aux Ministres la maniere dont ils devoient être habillez : ceci avoit été fait autrefois par une pure condescendance que le Peuple avoit pour ce Roi , & pour la haute idée qu'ils avoient conçüe de son grand sçavoir & de sa grande expérience ; qualitez dont il ne fit aucun usage durant tout le cours du reste de son Règne. En 1617. les Seigneurs assemblez en Parlement, voulurent pour gratifier le même Roi , faire un autre Acte par lequel ils autorisoient Sa Majesté à décider de toutes les affaires Ecclesiastiques, avec un certain nombre compétant du Clergé ; mais le Roi qui étoit alors au Parlement en personne, craignant que cet Acte ne
passât

passât point , & prévoyant qu'en le mettant à exécution, cela causeroit de grands troubles , il le fit supprimer à la premiere lecture qui en fut faite.

Lors donc que sous Charles I. on voulut mettre ensemble les Actes de 1606. & de 1609. avec celui de 1633. le Comte de Rhotes s'y opposa fortement, disant que ces Actes devoient être séparés ; mais le Roi dit d'un ton absolu, *qu'à present ce n'étoit plus qu'un seul Acte, & que ce Seigneur n'avoit qu'à voter pour ou contre* : ce Comte répondit au Roi, *qu'il étoit pour la prérogative Royale autant qu'aucun homme ; mais que cette addition étoit contraire aux Libertez de l'Eglise, & que son sentiment étoit qu'on ne devoit rien déterminer*
en

en pareilles affaires sans le consentement du Clergé, ou au moins sans l'avoir entendu : Alors le Roi lui ordonna d'une manière absoluë de ne plus raisonner, mais qu'il eût à voter, ainsi ce Seigneur donna sa voix. *Je n'y consens pas.* Quelque peu d'autres Seigneurs voulurent aussi parler sur cette matière ; mais le Roi les arrêta tout court, & leur ordonna de voter : la plupart des Membres des Communes opina pour la négative ; de sorte que cet Acte fut réellement rejetté par la pluralité des voix, ce que le Roi sçavoit fort bien ; car s'étant fait donner une liste des Membres, il marquoit avec sa plume ceux qui avoient voté pour ou contre. Cependant le Clerc des Registres, dont l'Office est de ramasser & de déclarer les
voix,

voix , déclara faussement que la pluralité étoit pour l'affirmative : mais le Comte de Rhotes soutenant que cela n'étoit pas , & que la négative l'avoit emportée de beaucoup , le Roi lui dit que la déclaration du Clerc des Registres , devoit être regardée comme bonne & valable , à moins que ce Comte ne voulût accuser , en plein Parlement , ce Clerc d'avoir falsifié les Minutes ; mais qu'au cas que ce Comte n'eût pas des preuves évidentes de son accusation , on lui infligeroit le même châtiment qu'on auroit fait au Clerc , si on l'avoit trouvé coupable. Le Comte de Rhotes ne voulut pas tenter l'aventure , ainsi cet Acte fut publié , quoiqu'en effet il eût été rejeté.

Le Roi témoigna ensuite son indignation contre tous ceux qui, en cette occasion, s'étoient déclarez pour la négative : sur quoi les Seigneurs eurent entr'eux plusieurs conférences, dans lesquelles ils conclurent que tous leurs privilèges & toutes leurs libertez étoient perduës, & qu'un Parlement ne devoit plus être regardé que comme une dérision, tandis que le Clerc des Registres auroit la licence de déclarer à sa liberté, quel étoit le nombre des voix pour ou contre, & qu'on refusoit d'accorder la voye du Scrutin. Pour apporter un remède à cet injuste & indigne procédé, le Procureur Général fit une Requête qui devoit être signée par les Seigneurs, dans laquelle ils exposoient les sujets de leurs justes plaintes, & suplioient Sa Majesté de redres-
ser

fer leurs griefs. Il montra cette Requête à quelques-uns des Seigneurs , entr'autres à Milord *Balmerinock* qui en aprouva assez le plan , mais il fut d'opinion qu'il y avoit quelques altérations à y faire. La chose demeura assoupie pour quelque tems , jusqu'à ce que le dessein des Seigneurs ayant été découvert par l'Archevêque *Spotswood* , la Cour fit faire le procès à *Balmerinock* , qui fut barbarement condamné à perdre la vie , pour avoir donné son aprobation à cette Requête : il est vrai qu'on eut honte d'exécuter cette injuste Sentence , & qu'on accorda à ce Seigneur son pardon ; mais comme il regardoit d'un œil de mépris & irrité , les injustices qu'on lui avoit faites en procédant contre lui , & le peu d'égard qu'on avoit eu pour sa qua-

lité dans le pardon qui lui avoit été envoyé ; il ne se crut pas obligé d'en avoir la moindre obligation, & il est constant que la décadence & la ruïne des affaires de Charles dans le Roïaume d'Ecoffe, provenoit en grande partie de cette violente & arbitraire procédure.

Cette conduite du Roi paroitra fans doute fort étrange : mais il y ajoûta quelque chose de bien plus surprenant. Il avoit travaillé pendant plusieurs années à s'aproprier les terres d'Eglise, & les Dixmes, dont les possesseurs n'étoient pas d'humeur à se défaisir ; il étoit sur le point de changer toutes les constitutions de ce Royaume, & de l'Eglise, en y introduisant la Liturgie Angloise, &c. Et dans le tems qu'il se promettoit d'exécuter ces entreprises si scabreuses, il

n'a

n'avoit point d'armée sur pied, mais il se contentoit d'essaiers'ilen pouroit venir à bout par des exécutions civiles, foiblesse qui l'exposoit au mépris de ses Sujets. Tous ceux qui venoient de la Cour, se plaignoient hautement de l'opiniâtreté & de l'indocilité du Roi, du progrès du Papisme, du trop grand ascendant que la Reine avoit sur l'esprit du Roi, de la faveur qu'on témoignoit au Nonce du Pape, & du nombre prodigieux de Profélites que Rome faisoit en Angleterre : tout cela ne contribua pas peu à mettre les armes à la main des Ecoffois contre leur propre Roi : au commencement ils se contentoient de protester contre les différentes proclamations du Roi : mais ayant été poussez à bout ils lui résisterent en face, & furent les premiers qui se souleverent ou-

vertement contre lui : Ajoûtons à cela qu'ils y furent aussi poussez par quelques esprits turbulens , qui ne vivent que par les desordres , ou qui ont des vûës particulières pour les fomenter.

Dans ce tems-là le dessein ayant été conçu par une Nation voisine , d'ériger en République les Pais-Bas-Espagnols , Frédéric Henri , Prince d'Orange , crut qu'il étoit nécessaire de faire part de ce projet au Roi d'Angleterre. Le Prince dit donc à l'Ambassadeur d'Angleterre , qu'on devoit communiquer au Roi une chose qui étoit de la dernière conséquence , mais qu'elle étoit d'une telle nature, & que les personnes qui y étoient intéressées , étoient d'un tel caractère , que le tout demandoit un secret inviolable : qu'ainsi on ne pouvoit se résoudre de le
commu-

communiquer au Roi , à moins qu'il n'eût la bonté de promettre qu'il n'en parleroit absolument à qui que ce fût : pendant un certain tems le Roi le fit , & ensuite le Prince d'Orange lui envoya tout le projet. Mais le secret fut mal gardé, soit que le Roi l'eût confié à quelqu'autre personne , ou qu'on eût enlevé de son Cabinet les papiers qu'on lui avoit envoyé sur cet article : car ils furent remis entre les mains de la Cour à Bruxelles : un des Ministres d'Etat , impliqué dans ce projet , fut décapité ; & les autres , prévenant l'orage , se retirèrent en Hollande , où ils trouverent un refuge assuré. Depuis ce tems-là le Prince d'Orange n'eut plus aucune correspondance avec la Cour d'Angleterre.

Charles I. de son côté se trouvoit dans une très-fâcheuse situation :

tion : les Ecoſſois avoient pris les armes , étoient entrez en Angleterre , avoient forcé le paſſage de la Thyne , battu un corps conſidérable de l'armée du Roi , & s'étoient rendus maîtres de la ville de Newcastle : De plus , il voyoit ſes Troupes peu diſpoſées à le bien ſervir : elles conſiſtoient , pour la plus grande partie , en des ſoldats enrôlez par force dans les diverſes Provinces , & prévenus , ainſi que le reſte du peuple contre le Gouvernement. D'ailleurs la valeur des Ecoſſois étant exagérée par ceux qui avoient été battus , & par les ennemis ſecrets du Roi , donnoit de la terreur aux Troupes Angloiſes. Outre cela le Roi manquoit d'argent pour les payer. Toute ſa reſſource conſiſtoit dans deux cens mille livres ſterlins , empruntez de la ville de Londres ,

Londres , en attendant qu'il plût au Parlement , qu'il convoqua , afin de lui fournir l'argent qui lui seroit nécessaire : mais il ne pouvoit que difficilement se flâter que le Parlement dût lui être favorable. Tout le monde étoit persuadé qu'il ne l'avoit convoqué que malgré lui , & parce qu'il n'avoit pas trouvé d'autre moyen pour se tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé. Ce qui s'étoit passé dans les quatre Parlemens , qui s'étoient tenus depuis le commencement de son règne , les dissolutions de ces mêmes Parlemens avec aigreur , les emprisonnemens de leurs Membres , l'interruption des Parlemens pendant douze ans , les taxes imposées par la seule autorité du Roi pendant cette interruption , les monopoles sur toutes sortes de Marchandises & de

de Denrées , la décadence du Commerce , la protection ouverte que le Roi avoit accordé aux Catholiques & aux Arméniens , les rigueurs exercées contre les Presbytériens , les innovations introduites dans la Religion , le soupçon presque universel qu'on avoit dessein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre , l'autorité excessive que le Conseil & la Chambre-Etoilée créée par le Roi , avoient usurpée , la corruption des Juges , en un mot les principes de Despotisme que la Cour avoit voulu établir , causoient un mécontentement universel. Le Roi ne l'avoit pas ignoré , & jusqu'alors il ne s'en étoit pas mis en peine : mais il commençoit à en craindre les suites depuis qu'il se voyoit sur le point d'être exposé à la mauvaise humeur d'un

noy

nouveau Parlement , qui vraisemblablement ne perdrait pas l'occasion de travailler à la réparation des griefs , que les précédens avoient inutilement demandés. Il étoit néanmoins si prévenu & animé contre les Ecoissois , qu'il se flâtoit encore de l'espérance que le nouveau Parlement regarderoit leur entrée en Angleterre comme une invasion , comme une guerre faite , non au Roi , mais au Royaume , & qu'il lui fourniroit les moyens de les repousser dans leur païs , & de châtier leur audace : mais il ne tarda pas à s'apercevoir que son espérance étoit mal fondée.

Le Parlement s'assembla donc, selon les Ordres du Roi , le 3 Novembre 1640. On n'avoit jamais vû cette Assemblée si nombreuse , n'y ayant que très-peu de Membres absens. Chacun regardoit

gardoit cette occasion comme la plus favorable qui se pût presenter, pour remédier aux maux du Royaume ; & tous les Membres, à l'exception de quelques-uns qui étoient entièrement dévoüez au Roi, se faisoient un devoir de contribuer au rétablissement du Gouvernement, d'une manière conforme à sa véritable & ancienne constitution. C'étoit-là aussi l'attente du peuple.

Après un si long intervalle de tems de douze années, que les affaires avoient été très-mal gouvernées en Angleterre, on ne doit pas douter que le Parlement avoit sur les bras plus qu'il ne pouvoit porter, & des abus à réformer, qui auroient demandé un tems plus calme qu'il ne l'étoit alors ; & dans une pareille circonstance, le Roi avoit l'imprudence de conserver auprès de lui

lui quantité de domestiques Catholiques, qui portoient ombrage & qui faisoient les derniers efforts pour sçavoir les secrets de la Cour. On allégua en particulier que Monsieur Porter, un des Gentilshommes de la Chambre du Roi, grand Zélateur de la Religion Romaine, révéloit au Légat du Pape tous les secrets qu'il pouvoit attraper : quoiqu'il conversât rarement avec lui, sa femme supléoit à ce défaut ; elle rendoit à ce Légat de fréquentes visites, dans lesquelles elle l'instruisoit de tout ce que son mari avoit pû découvrir. On allégua encore, que ce Porter faisoit instruire secrettement ses deux fils dans la Religion Romaine, quoiqu'à l'extérieur ils professassent la Réformée ; que l'aîné devoit avoir la survivance de l'Emploi de son pere ; & que

si les affaires alloient bien , il y avoit un Chapeau de Cardinal réservé pour le second fils : enfin , que Porter étoit le Patron des Jésuites , auxquels il procuroit , par tout où il pouvoit , des Chapelles , pour y faire librement l'exercice de leur Religion.

La manière dont le Roi abandonna le Comte de Strafford , ne lui fit pas honneur. Ce Comte fut accusé d'avoir tenté de renverser les Loix fondamentales du Royaume , & d'introduire un Gouvernement arbitraire , & que c'étoit un crime de haute trahison. Ce Seigneur se défendit parfaitement ; mais l'acte d'accusation étant passé au Parlement , il fut condamné à mort. Aussitôt le Roi envoya chercher Denzil Hollis , beau-frere de ce Comte , pour avoir son sentiment , & pour sçavoir comment il faudroit

droit s'y prendre pour sauver la vie à ce Comte. Hollis répondit que puisque l'exécution de la Loi étoit une des prérogatives Roïales, il étoit au pouvoir du Roi de donner un répi en sa faveur, cependant qu'il le conseilloit de ne le pas faire ; mais qu'il étoit plus à propos de gouverner cette affaire de la maniere suivante : C'est que le Comte de Strafford s'adresseroit au Roi par une très-humble Requête, dans laquelle il suppleroit Sa Majesté de lui accorder un petit délai pour mettre ordre à ses affaires domestiques, & pour se préparer à la mort : que le jour d'après, le Roi iroit au Parlement avec cette Requête à la main, qu'il la mettroit devant les deux Chambres, auxquelles Sa Majesté feroit un discours très-politique, que lui Hollis avoit composé à ce su-

jet , & qu'il feroit fes derniers efforts pour engager fes amis à y confentir.

Hollis fe donna en effet tant de mouvemens , il fit jouër tant de ressorts qu'il engagea plusieurs Membres du Parlement à entrer dans de favorables difpofitions envers le Condamné ; les affurant que s'ils vouloient fauver la vie au Comte il leur feroit entierement dévoüé ; & qu'il feroit en fon pouvoir de leur rendre beaucoup plus de fervices en le confervant , qu'ils n'en recevroient en faifant un exemple de lui. Hollis avoit agi fi fincerement & avec tant d'activité dans cette affaire , il avoit gagné en fa faveur tant de perfonnes , même plusieurs de la haute volée , qu'il ne faisoit aucun doute , que fi le parti du Roi avoit agi avec rigueur , on
auroit

auroit fauvé la vie à Strafford; mais quelques mal intentionnez ayant prévenu la Reine, comme si le deffein de ce Comte eût été par la perfuafion d'Hollis, d'accufer la Reine & de découvrir tout ce qu'il fçavoit, elle détourna le Roi d'aller au Parlement comme il avoit réfolu de le faire, il fe contenta d'y envoyer de fa part le Prince de Galles avec le discours qu'il s'étoit propofé d'y prononcer, écrit de fa propre main. Hollis a avoué que l'affaire auroit encore mieux réüffi, que fi le Roi qui étoit propre à tout gâter par fes manieres dures y eût été lui-même en perfonne; mais, au grand étonnement de tout le monde, la Reine eut un tel ascendant fur lui, qu'elle l'obligea d'ajouter ce pernicieux Postscript, *s'il faut qu'il meure*

*il y auroit de la charité à lui
accorder un répi jusqu'à Samedi.*

Dans le même tems Strafford écrivit au Roi, qu'il consentoit à mourir, plutôt que d'être un sujet de division entre lui & son Peuple. Enfin, le Roi ne pouvant plus résister aux pressantes sollicitations du Parlement & de ses propres Conseillers, ou pour mieux dire, à la crainte des maux qu'il prévoyoit pour lui & pour sa famille, s'il refusoit de consentir à l'Acte qui condamnoit Strafford, donna Commission à quatre Seigneurs d'aller le passer en son nom.

Il n'y eut qu'un jour d'interval entre le consentement du Roi à l'Acte, & l'exécution du Comte de Strafford qui souffrit la mort avec beaucoup de confiance. Lorsque ce Comte eut été exécuté le Roi en eut un
chagrin

chagrin inexprimable, & il affura qu'il avoit été forcé d'y consentir par la nécessité & la perversité des tems.

Les affaires cependant se brouilloient de plus en plus, ce n'étoit qu'Ecrits & que remontrances de part & d'autre; mais le Parlement étant las de ces combats de plume qui ne finissoient point, défendit par un Ordre imprimé de publier aucune Déclaration du Roi, ni aucun autre Edit contraire aux Ordonnances du Parlement. Après cela il n'y eut plus aucune espérance de pouvoir se concilier. Le Parlement arma une Flotte que le Roi avoit dessein de surprendre en gagnant ceux qui la commandoient, mais il manqua son coup.

Après cette tentative infructueuse, le Roi jugea qu'il étoit inutile

inutile de dissimuler plus long-tems, & qu'il falloit enfin commencer la Guerre. Pour cet effet, il donna ordre au Comte de Newcastle, de se saisir de la Ville de Newcastle, ce qui fut fait quoiqu'avec quelque difficulté, après quoi il fit aussi saisir le Château de Tinmouth. En même-tems, il envoya plusieurs Seigneurs & Gentilshommes en diverses Provinces, pour y lever des Troupes; & par une Patente sous le grand Sceau, il établit le Comte de Hartford pour Lieutenant Général dans ses Provinces Occidentales. Il garda auprès de lui le Comte de Lindsey, pour être sous lui Général de son Armée. Le Chevalier Ashley fut Général de l'Infanterie, & la place de Général de Cavalerie fut réservée pour le Prince Robert, Neveu
du

du Roi , & Frere de l'Electeur Palatin , qui étoit attendu de jour en jour.

A peine les Guerres civiles eurent-elles commencé en Angleterre , que le Parlement engagea les Ecoffois à venir à leur secours : les Ecoffois ne demandoient pas mieux : ils se ressouvenoient agréablement des bons quartiers de rafraîchiffemens qu'ils avoient eu ci-devant dans les quartiers Septentrionaux de l'Angleterre : ils comptoient que cette guerre ne pouvoit jamais leur être defavantageuse , les deux partis étant à peu près d'é-gales forces , ils s'assuroient de faire pancher la balance de quel côté qu'ils voudroient ; & qu'ain-si les deux partis s'empressant à l'envi l'un de l'autre à attirer à soi les Ecoffois , ils en retireroient de grands avantages , par rapport

à

à la Nation en général, & en particulier par rapport à eux-mêmes. Le Duc d'Hamilton qui étoit la principale personne à qui le Roi avoit confié le soin de toutes ses affaires en Ecoſſe, avoit, de la part de Sa Majesté, plein pouvoir d'attirer les Ecoſſois à son parti, & de faire tels offres à l'armée qu'il jugeroit à propos; cependant cela se devoit pratiquer avec tant de prudence & de secret, qu'au cas que cela vint à être découvert, on ne pût pas au moins le prouver, crainte de donner du dégoût à la Nation Angloise, qui auroit été irritée au suprême degré si elle avoit été convaincuë d'un pareil attentat; le Roi consentoit qu'on démembrât de l'Angleterre, les Provinces de Northumberland, Cumberland & Westmorland, & qu'on les unit à l'Ecoſſe; que
Newca;

Newcastle feroit le Siège du Gouvernement ; que le Prince de Galles tiendroit toujurs sa Cour parmi eux ; que chaque Office dans la Maison du Roi , à chaque troisiéme, Vacance seroit donnée aux Ecossois. Mais le penchant des Ecossois les entraînant d'un tout autre côté , tout ce que le Duc d'Hamilton pût faire en faveur du Roi , fut de les empêcher de prendre aucun engagement pour le Porte-Parlementaire ; cela dura jusqu'en 1643 ; que résistant à tous les avantages qu'on leur offroit , ils préférèrent le parti du Parlement , comme plus convenable à leur ligue solemnelle , quoique dans la suite des tems cela leur ait été de peu d'utilité.

Pendant que l'armée Ecossoise agissoit & jouïoit son rôle en Angleterre, le Marquis de Mon-
ross

ross en prit occasion de lever en Ecoſſe une armée de Montagnards ; comme il étoit du parti de la Cour , il attaqua le 2 Février 1644. , avec cette armée nouvellement aſſemblée , le Duc d'Argyle , & le battit : quelques-uns prétendent que le jour ſuivant il envoya un exprès au Roi avec une Lettre , dans laquelle il déclaroit à S. M. la véritable averſion qu'il avoit pour qu'on entrât en traité avec un Parlement rebelle ; qu'il étoit fort triſte d'apprendre que Sa Majeſté y eût déjà conſenti , mais qu'il eſpéroit que cela n'étoit pas vrai. Il donnoit auſſi avis à S. M. que dans peu de mois , il feroit en état de marcher en Angleterre au ſecours de Sa Majeſté , à la tête d'une bonne armée. Par ce Traité il entendoit le projet des Conférences qui furent depuis tenuës
à

à Uxbridge pour parvenir à un accommodement , mais elles n'eurent pas de succès ; cependant l'avantage que Monroff avoit remporté , fit une si forte impression sur l'esprit du Roi , qu'il s'imagina que ses affaires changeroient de face , & que par-là il traiteroit avec ses Sujets , sous de plus favorables conditions : & il se préoccupa si fort de ces pensées , que les étroites bornes dans lesquelles il resserra ceux qu'il avoit envoyés à Uxbridge , firent avorter tout le plan qu'on avoit formé de part & d'autre : ce qui irrita de plus en plus ceux qui ne l'étoient que trop. Il est vrai que le Marquis de Monroff fit de grands progrès l'année suivante , mais il n'eut jamais l'habileté d'asséoir ses projets sur de solides fondemens , & il n'eut pas le génie de se rendre

maître des Places fortes & des Frontières du Royaume; enforte que toutes ces expéditions ne tendoient qu'à piller & ravager; ce fut en ce tems-là qu'il se fit un affreux massacre en Irlande, dont depuis on accusa le Roi d'avoir été l'auteur, quelques Historiens l'en ont pleinement justifié.

On a parlé ci-devant de la destinée du Comte de Strafford, on va voir celle du fameux Guillaume Laud, Archevêque de Cantorbéry, qui étoit comme Strafford un des grands Favoris de Charles I. Il avoit été accusé de trahison le 18 Décembre 1640, & donné en garde à l'Huissier de la Verge noire. Le 26 Février suivant, les Communes ayant envoyé aux Seigneurs les articles d'accusation contre lui, il fut envoyé à la Tour. Il y demeura

meura jusqu'au mois d'Octobre 1643, que les Communes ayant ajouté dix nouveaux articles à l'accusation, les Seigneurs ordonnerent qu'il répondroit le trentième du même mois. Il gagna du tems jusqu'au 11 Novembre 1644, auquel jour il parla plusieurs heures de suite pour sa défense : mais soit que les Communes craignissent que leurs preuves ne fussent pas suffisantes pour le faire condamner, ou que les délais que les Seigneurs lui avoient accordé, lui donnassent lieu de juger qu'ils avoient du penchant à lui sauver la vie, elles se servirent du même moyen qu'elles avoient employé pour finir le Procès du Comte de Strafford, ce fut d'un acte de conviction, qui passa dans leur Chambre le même jour que l'Archevêque parla pour sa défense

devant les Seigneurs, n'y ayant eu qu'une seule voix en sa faveur. Cet acte ayant été envoyé aux Seigneurs, ils firent dire aux Communes, que véritablement ils trouvoient l'Archevêque coupable des faits qu'on lui imputoit ; mais qu'ils n'étoient pas bien convaincus que ce fussent des crimes de trahison. Sur cela les Communes leur firent présenter les raisons par lesquelles elles prétendoient prouver qu'il étoit coupable de ce crime.

Enfin le 4 Janvier 1645, l'Acte, pour condamner l'Archevêque à la mort, passa dans la Chambre-Haute, & il fut ordonné qu'il seroit exécuté le 10. Le 7, les Seigneurs communiquèrent aux Communes un pardon du Roi pour l'Archevêque, daté du 12 d'Avril 1643, mais elles n'y eurent aucun égard. Le
même

même jour, l'Archevêque voïant qu'il n'y avoit plus de ressource pour lui, demanda aux Seigneurs par une Requête, que le suplice auquel il étoit condamné fût changé en celui d'être décapité. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques-uns de ses Chapelains pour le préparer à la mort. Les Seigneurs l'accorderent très-volontiers : mais les Communes refuserent l'une & l'autre de ses deux demandes, & lui envoyerent deux Ministres qu'il n'avoit pas demandez, & un seul de ceux qu'il souhai-toit. Le lendemain il presenta une seconde Requête pour demander d'être décapité, représentant qu'il étoit Prêtre, Evêque, Membre du Conseil du Roi, & de la Chambre des Pairs; sur-quoi les Communes se laisserent enfin fléchir. Lorsqu'il fut sur l'é-

chafaut, il fit un assez long discours, dans lequel, entr'autres choses, il infinua qu'il souffroit la mort pour n'avoir pas voulu abandonner le Temple de Dieu, & suivre les Veaux de Jeroboam, faisant allusion au Schisme des Presbytériens. Il dit qu'après s'être bien examiné, il n'avoit pas trouvé qu'aucun des crimes dont il étoit accusé méritât la mort, selon les Loix du Royaume. Que le Roi n'avoit jamais eu intention d'introduire le Papisme en Angleterre; & qu'il étoit très-bon Protestant selon la Religion établie par les Loix. Il protesta que pour lui il n'avoit jamais formé le dessein de renverser les Loix du Royaume, ni d'établir le Papisme: qu'il n'avoit jamais été ennemi des Parlemens, mais que véritablement il n'avoit pas approuvé la conduite d'un ou de deux.

deux. Après qu'il eut fait sa priere, l'Exécuteur lui coupa la tête d'un seul coup. On laissa prendre son Corps à quelques-uns de ses amis, qui le firent enterrer dans l'Eglise de Barking. Telle fut la fin de ce fameux Prélat, qui, quoiqu'en puissent dire ses partisans, fut un des principaux auteurs des troubles qui affligèrent l'Angleterre : Premièrement, en apuyant de tout son pouvoir les principes du Despotisme, que la Cour s'efforça d'établir pendant plusieurs années : Secondement, en usant de trop de rigidité dans l'observation des minuties du service Divin, & en voulant forcer tout le monde à s'y conformer. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est qu'il étoit lui-même convaincu que cette rigidité étoit nécessaire.

Le

Le même jour que les Seigneurs donnerent leur consentement à l'acte de condamnation contre l'Archevêque, ils passerent aussi une Ordonnance pour abolir les prieres communes, avec la Liturgie de l'Eglise Anglicane, & pour établir le Directoire qui avoit été dressé par l'Assemblée Ecclésiastique. Ce fut par-là qu'on acheva par autorité publique, de rendre l'Eglise d'Angleterre Presbytérienne, au grand contentement des Ecoissois & de plusieurs des principaux Membres du Parlement. C'étoit-là un mauvais préparatif pour la Paix qui se négocioit alors & qui manqua.

Les combats & les hostilitez recommencerent plus fort que jamais, jusqu'à la fatale bataille de Nazeby, qui se donna le 14 Juin 1645, & qui décida la querelle
- entre

entre le Roi & le Parlement : de cette action que s'est ensuivi une scène d'horreur & de machinations. Fairfax & Cromwel commandoient l'armée du Parlement : celle du Roi étoit commandée par lui-même en personne , & par le Prince Robert, & les Comtes de Lindsey & d'Ashley.

Le Roi ayant perdu totalement la bataille , les Royalistes se fauverent en desordre ; un Seigneur Ecoffois voyant que le Roi , malgré la résistance qu'il trouvoit dans ses propres Troupes , s'obstinoit avec sa Cavalerie qui ne l'avoit pas encore abandonné , à vouloir charger les ennemis , s'aprocha de lui , en lui disant : *Sire , où allez-vous , voulez-vous courir à votre mort ?* & en même tems ayant porté la main sur la bride du cheval du Roi , il le

le détourna vers la droite. La Cavalerie du Roi qui n'étoit pas autrement portée à combattre, voyant le cheval du Roi tourné, sans en sçavoir la raison, en prit occasion de se débander, & à fuir sans regarder derriere elle. Ainsi le Roi se vid aussi contraint de se retirer, & de laisser la victoire à ses Ennemis, avec le champ de bataille; les Ennemis firent autant de prisonniers qu'ils voulurent. Il perdit son canon & tout son bagage, parmi lequel se trouva sa cassette, où étoient ses papiers les plus secrets, que le Parlement eut la dureté de faire imprimer & publier, & particulièrement les Lettres concernant le Traité d'Uxbridge. Après cela il ne fut plus en état de pouvoir mettre une armée considérable sur pied. On prétend que de son côté, il n'y eut pas plus de
six

fix cens hommes de tuez, mais de ce nombre étoient plus de deux cens cinquante Officiers, &, outre cela, l'armée du Parlement fit plus de cinq mille prisonniers.

Cette victoire fut suivie de la prise & de la reddition des Villes qui tenoient pour le Roi, lequel n'ayant plus aucunes ressources, il passa en Ecoſſe déguisé. Le Prince de Galles se retira dans l'Isle de Scilly. La Reine étoit déjà passée en France, avec le secours de plusieurs Vaiffeaux de guerre, que le Prince d'Orange lui avoit envoyez à Bristol.

Il se passa diverses négociations entre le Parlement d'Ecoſſe & celui d'Angleterre, pour trouver les moyens d'un accommodement; les divisions cependant continuoient; il se formoit différens

férons partis , & le Roi ayant écrit aux deux Chambres du Parlement d'Angleterre , pour pouvoir venir avec sûreté en Angleterre , & même aux environs de Londres , afin d'être plus à portée de traiter ; il fut convenu qu'il se rendroit à sa Maison de Holmby ; & pour veiller à sa sûreté , il fut accompagné de plusieurs Commissaires du Parlement d'Ecosse.

C'étoit alors un tems de crise ; il se forma une division entre le Parlement & l'Armée ; le Parlement vouloit être le maître ; l'Armée prétendoit être indépendante ; elle s'étoit formée en espece de République , où les suffrages des simples soldats alloient du pair avec ceux des Généraux ; les soldats mêmes ne se croyoient pas obligez de suivre l'avis de leurs Officiers , ou de leur de-

mander

mander. De-là naissoit une confusion à laquelle on n'avoit garde de remédier : tout se faisoit sous le nom de l'Armée, terme vague qui signifioit, tantôt le Conseil de Guerre seul, tantôt le Conseil des *Agitateurs*, tantôt les deux Conseils joints ensemble, & tantôt les *Agitateurs* de quelques Régimens particuliers. C'est dans ce dernier sens qu'il faut prendre l'entreprise que firent les *Agitateurs* de quelques Régimens de Cavalerie, sous le nom de l'Armée, de faire enlever le Roi de sa Maison de Holmby, pour le mener à Newmarket.

Pour exécuter ce dessein, ils firent choix d'un Cornette nommé Joyée, l'un des *Agitateurs* de son Régiment, qui de Tailleur qu'il étoit avant la Guerre, étoit devenu Officier, & s'étoit

O distin,

distingué par sa bravoure. Joyée s'étant mis à la tête d'un détachement de cinquante chevaux, marcha droit à Holmby, & y arriva de nuit, le Roi étant déjà couché. Après s'être assuré des avenues, il monta lui troisième à la Chambre du Roi, dont il se fit ouvrir la porte. Le Roi s'étant levé lui demanda quel étoit son dessein : Il répondit qu'il vouloit le mener à l'Armée, parce qu'on avoit eu des avis certains qu'on avoit dessein de l'enlever. Le Roi lui demanda s'il avoit un ordre du Général. Il répondit que non, mais qu'il étoit autorisé par l'Armée ; & comme il avoit un Pistolet à la main, il faisoit assez entendre, que c'étoit de ses armes qu'il tenoit sa principale autorité. Les Commissaires du Parlement qui étoient à Holmby, pour

pour veiller à la sûreté du Roi, voulurent s'oposer à cette violence : mais la Garde du Roi ne voulut point agir contre la troupe de Joyée , & les Troupes qui étoient dans les Villages du Roi, pour relever journellement la Garde , refusèrent d'obéir aux ordres des Commissaires, & de marcher au secours du Roi. Enfin , après bien des contestations tout ce qu'on put obtenir fut , qu'on lui donnât du tems jusqu'au matin : Cette même nuit, il écrivit un Billet, dont il chargea le Comte de Dunferling Ecoissois , par lequel il faisoit sçavoir aux deux Chambres, qu'il étoit enlevé de Holmby contre sa volonté , & qu'elles ne devoient ajoûter aucune foi à ce qu'il pourroit écrire dans la suite , pendant qu'il ne seroit pas en liberté. Le lende-

main il monta en carosse , & fut conduit par Joyée , qui le mena coucher à une Maison proche de Cambridge , & le jour suivant à Newmarket où le rendez-vous de l'Armée étoit. Aussi-tôt que le Roi y fut arrivé , le Général envoya le Colonel Walley avec son Régiment pour le garder , il détacha ensuite deux autres Régimens pour le renforcer.

Le Roi se trouvoit non-seulement assez tranquile , mais il concevoit même de grandes espérances de la division qui régnoit entre le Parlement & l'Armée , & il se flatoit que l'Armée se déclareroit pour lui. Elle avoit pour sa personne des égards & des complaisances qui sembloient lui promettre un état plus heureux , que celui où il s'étoit trouvé entre les mains du
Parle-

Parlement. On avoit permis à trois de ses Chapelains de se rendre auprès de lui, & d'y célébrer le Service divin à la maniere de l'Eglise Anglicane, & tous ses anciens Serviteurs & Domestiques avoient la liberté de le voir & de lui parler. Les Commissaires d'Ecosse qui résidoient à Londres, alloient lui rendre de fréquentes visites, & lui témoignoit une extrême envie de le servir. Comme ils sçavoient bien que les Anglois étoient ennemis de leur Nation, ils commençoient à comprendre qu'il étoit de leur intérêt de s'unir avec le Roi contre leurs ennemis communs. Cependant les honneurs qu'on rendoit au Roi, & la complaisance qu'on avoit pour lui, n'étoient qu'un effet de la politique de Cromwel & de ses associez. Ils n'ignoroient

pas dans quelle disposition se trouvoient le Parlement & la Ville de Londres à leur égard, & ils étoient persuadez qu'au pis aller, les Presbytériens aimoient mieux s'accommoder avec le Roi, que de voir triompher les Indépendans. C'étoit pour mettre des obstacles à cette union, qu'ils avoient fait enlever le Roi, de Holmby sans qu'il parût que ni les Généraux, ni le Corps de l'Armée y eussent aucune part, & qu'ils l'avoient fait transférer dans un lieu où ils étoient maîtres de sa personne. D'un autre côté, ils faisoient au Roi toutes les caresses imaginables, jusqu'à lui faire esperer un prompt accommodement avec l'Armée, tant pour les détourner de la pensée de s'unir avec le Parlement, que pour ôter aux Presbytériens l'esperance de pouvoir
réussir

réussir à procurer cette union. Dans toutes les déclarations & remontrances de l'Armée, il y avoit toujours quelque article où elle témoignoit le desir qu'elle avoit que le Roi fût rétabli dans ses justes droits : Mais c'étoit toujours avec restriction, *quand les affaires du Gouvernement seroient parfaitement rétablies*; c'est-à-dire, de la manière qu'ils le souhaitoient, & ils sçavoient bien qu'alors, il ne leur seroit pas difficile de trouver des prétextes pour chercher querelle au Roi, & pour rétracter ce qu'ils sembloient lui promettre.

Le Roi fut la dupe de cette politique. Comme il se voyoit caressé par les deux Partis, il se mit dans l'esprit qu'ils ne pouvoient se passer de lui, & qu'il seroit bien-tôt en état de faire pancher

pancher la balance du côté qu'il trouveroit à propos. Il crut même pendant quelque tems que les deux Partis le prendroient pour Médiateur. Dans cette pensée il se ménageoit beaucoup avec tous les deux, & leur faisoit esperer tour à tour, quoique fort secrettement, qu'il se laisseroit conduire par leurs conseils. Cependant, comme il haïssoit mortellement les Presbytériens, il avoit beaucoup plus de penchant à s'unir avec l'Armée si elle avoit voulu lui accorder des propositions tolérables, comme elle le lui faisoit esperer. Il ne laissoit pourtant pas de prêter l'oreille aux propositions que lui faisoient faire les Commissaires d'Ecosse, de se mettre sous la protection des Presbytériens d'Angleterre & des Ecossois, & par-là, il esperoit de se trouver
toujours

toûjours sur pied de quelque maniere que tournassent les différends entre le Parlement & l'Armée. Pendant ce tems-là il se laissoit amuser par Cromwel & Ireton, qui sous prétexte qu'ils étoient suspects aux deux Chambres, ne le voyoient que bien rarement ; mais qui ne laissoient pas de lui faire entendre ce qu'ils vouloient, par le moyen de certains Officiers qui pouvoient plus librement s'entretenir avec lui. Quoiqu'on eût pour lui beaucoup d'égards, on ne laissoit pas de le garder exactement, & dans le tems même qu'il se croïoit l'arbitre des deux Partis, il étoit véritablement prisonnier. Depuis qu'il avoit été enlevé de Holmby, il avoit suivi tous les mouvemens de l'Armée, & avoit fait sa résidence tantôt dans quelque Ville, tantôt dans quelque Maison

son de Campagne, selon qu'il plaïsoit à l'Armée de l'ordonner. Enfin, lorsque l'Armée alloit s'assembler à Honslow pour marcher à Londres, il fut conduit dans sa Maison de Hampton-court.

La révolution qui arriva peu de jours après, & qui mit le Parlement sous la domination de l'Armée fut fatale au Roi. Il eut bien-tôt lieu de comprendre que Cromwel & Ireton, n'avoient fait que l'amuser par des esperances trompeuses. L'Armée ne fut pas plûtôt maîtresse du Parlement & de la Ville de Londres, que le Roi se vid non-seulement négligé; mais même traité plus durement qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. On ne lui rendoit plus les mêmes devoirs, & sa Garde ne souffroit plus qu'avec peine, que ses serviteurs con-
fèrassent

féraissent secrettement avec lui. Enfin , on le laissa long-tems à Hamptoncourt , sans lui parler d'aucun accommodement , pendant qu'on épioit soigneusement ses actions , ses paroles , & ceux qui venoient lui rendre visite. On fit même l'affront aux Commissaires d'Ecosse de les empêcher de le voir , dequoi ils se plainquirent inutilement.

Toutes ces manieres d'agir firent comprendre au Roi qu'il n'avoit rien à esperer de l'Armée , & que Cromwel n'avoit fait que l'amuser pour mieux faire ses propres affaires. Outre le changement qu'il remarquoit dans ceux qui le gardoient , il avoit des avis qu'on avoit de mauvais desseins contre lui & qu'il devoit prendre garde à lui, ce qui fit une telle impression sur lui , qu'il résolut de se tirer ,
s'il

s'il étoit possible , d'entre les mains de l'Armée. Mais il n'étoit pas facile de décider en quel endroit il devoit se retirer , il n'y avoit de sûreté pour lui nulle part dans le Royaume. Le Parlement & la Ville de Londres étoient sous la verge de l'Armée. Ainsi , vrai-semblablement son dessein étoit de se retirer hors du Royaume. *Ashburnham* étoit son seul confident & cette résolution étant prise, le Roi se retira dans sa Chambre de bonne heure, feignant d'être incommodé; & une heure après minuit il en sortit par un escalier dérobé, & se rendit avec *Ashburnham* & *Leg*, à la porte du Parc, où Berkley les attendoit avec des chevaux. Ils marcherent toute la nuit avec beaucoup de diligence, tant pour se dérober à ceux qui pouvoient
avoir

avoir été envoïez pour les pour-
suivre , que pour se tirer des
quartiers de l'Armée; & le ma-
tin , ils se trouvèrent à un en-
droit de la Province de *Hamps-*
bire , qu'on apelle la *Nouvelle-*
Forêt. Alors le Roi demanda où
étoit le Navire. Ashburnham
ayant pris les devans , comme
pour aller s'en informer , revint
peu de tems après , rapporter
qu'il n'y en avoit aucun , de-
quoi le Roi parut fort inquiet.
Cependant comme il n'étoit pas
sûr pour lui de demeurer en
pleine campagne , il prit la ré-
solution d'aller à *Titchfield*, Mai-
son du Comte de Southampton,
où la mere de ce Seigneur étoit
seule avec peu de Domestiques.
Ce fut-là qu'il tint Conseil avec
les trois Compagnons de sa fui-
te , pour sçavoir où il iroit. On
prétend qu'Ashburnham fut le
P premier

premier qui lui propofa de fe retirer dans l'Ifle de Wight, & de fe mettre entre les mains du Colonel *Hammond* qui en étoit Gouverneur, & qui paffoit pour un honnête homme. Il ne pouvoit pourtant pas ignorer que *Hammond* étoit une Créature de Cromwel qui lui avoit procuré le Gouvernement de l'Ifle de Wight. Malgré ces raifons qui auroient dû détourner *Ashburnham* de donner un tel confeil, il ne laiffa pas de perfuader le Roi, qui, après quelques difficultez, y consentit, pourvû que *Hammond* voulût lui engager fa parole, qu'il ne le livre-roit ni au Parlement, ni à l'Armée; & que fi l'un ou l'autre le demandoit, il lui donneroit la liberté de fe retirer où il voudroit. Suivant cette réfolution *Ashburnham* & *Berkey* allerent
dans

dans l'Isle de Wight , pour parler au Gouverneur , qui parut fort surpris quand on lui dit que le Roi s'étoit sauvé d'Hampton-court , & qu'il vouloit venir se mettre entre ses mains sous les conditions qu'on lui proposoit. Il répondit qu'il rendroit au Roi tous les services qui seroient en son pouvoir : mais qu'il ne pouvoit pas promettre de desobéir à ses Supérieurs en ce qui lui seroit commandé. Après qu'on eut vainement tenté d'obtenir de lui ce qu'on lui demandoit , il s'enquit où étoit le Roi. On lui répondit qu'il n'étoit pas fort loin , & après une assez longue conférence , il fut convenu qu'on le meneroit parler au Roi. Ils partirent donc tous trois pour Titchfield , & quand ils y furent arrivez , Hammond demeura dans la cour , & Ashburnham

alla informer le Roi que Hammond étoit-là ; mais fans avoir voulu rien promettre. *Ab !* s'écria le Roi , *vous m'avez perdu.* Alors Ashburnham fondant en larmes , offrit d'aller tuer Hammond ; mais le Roi ne voulut pas y consentir. Enfin , le Roi ayant fait entrer Hammond , fit tous les efforts possibles pour arracher de lui une promesse , qu'il le laisseroit aller en cas que le Parlement ou l'Armée voulussent l'avoir entre leurs mains ; mais Hammond persista toujours dans sa premiere réponse. Alors , le Roi ne sachant où aller ailleurs , & considérant que quand même il voudroit se sauver , il ne seroit peut-être pas en son pouvoir , Hammond pouvant très-aisément avoir du secours , se résolut à le suivre dans l'Isle de
Wight.

Wight. Il fut conduit au Château de Carisbrook , où Hammond le reçût avec sa fuite , en lui marquant beaucoup de respect.

Le Parlement fut informé de la fuite du Roi par une Lettre de Cromwel , qui lui en donna le premier avis : mais sans lui dire où étoit le Roi , quoique selon les apparences , il en fût bien informé. Le Parlement crut d'abord , que le Roi étoit venu se cacher dans Londres , jusqu'à ce qu'il se trouvât une occasion de se retirer hors du Royaume. Il donna même des ordres pour le chercher & pour l'arrêter. Mais cette incertitude ne fut pas de longue durée , le Comte de Manchester , Orateur de la Chambre Haute , reçut une Lettre du Colonel Hammond qui l'informoit que le Roi , craignant pour sa vie à Hampton-

court, étoit venu dans l'Isle de Wight, se mettre sous sa protection.

La résolution étant de faire le Procès au Roi, résolution qui avoit été prise par divers Officiers de l'Armée, dès qu'il se fut retiré dans l'Isle de Wight, le Colonel *Harrisson* fut commandé pour le conduire du Château de Hurst à Windsor. Pendant tout le tems qu'il avoit été dans l'Isle de Wight, il avoit entretenu une correspondance secrète avec le Lord Newbourgh. Depuis qu'il étoit à Hurst, ce Seigneur avoit trouvé moyen de lui faire sçavoir qu'on devoit le transférer à Windsor, & comme sa Maison se trouvoit sur le chemin, il lui avoit mandé qu'il tâchât de faire enforte qu'on le fit dîner chez lui & qu'il se plaignît de l'allûre de son cheval, promet-

promettant de lui en donner un le plus vîte qui fût en Angleterre, par le moyen duquel il pourroit tenter de se fauver. Le Roi se plaignit pendant toute la matinée que son cheval l'incommodoit beaucoup, & scût si bien faire qu'on le ména dîner chez le Lord Newbourgh. Mais en arrivant à cette Maison, il aprit que le cheval qu'on lui avoit destiné avoit été estropié la nuit précédente, par un coup de pied d'un autre cheval. Ce dessein ayant manqué par cet accident, le Roi fut conduit à Windsor, où il ne fut pas plûtôt que le Conseil de Guerre ordonna qu'on n'useroit plus envers lui des cérémonies accoûtumées, comme de le servir à genoux, & autres, & on lui retrancha la plus grande partie de ses Domestiques. Car quoique le Conseil
de

de Guerre n'eût aucun droit de se mêler de ces sortes de choses, il ne laissoit pas d'empiéter tous les jours sur les droits du Parlement qui n'agissoit plus que par ses ordres.

Le 28 Décembre 1648. le Committé chargé de dresser l'accusation contre le Roi, en presenta un modèle en forme d'Ordonnance, qui fut lûë pour la premiere fois, & il fut ordonné qu'elle seroit encore lûë le lendemain. Mais comme la Chambre sçavoit bien que l'Ordonnance seroit aprouvée à la troisiéme lecture, elle se hâta de passer un Acte pour ériger une *Haute Cour de Justice*, à laquelle elle donna pouvoir de juger le Roi. Thomas Fairfax, Olivier Cromwel, Henri Ireton & cent-quarante-sept autres furent nommez Commissaires & Juges.

L'Ordon-

L'Ordonnance pour accuser le Roi, passa dans la Chambre des Communes, & le jour même elle fut envoyée aux Seigneurs, pour avoir leur concurrence; on en fit lecture & elle fut rejetée d'une voix unanime. Cependant, pour gagner du tems, s'il étoit possible, les Seigneurs firent dire aux Communes, qu'ils leurs envoyeroient leur Réponse par des Messagers exprès. Mais en même-tems, ils s'ajournèrent pour dix jours. Cet artifice fut inutile: Les Communes ayant fait visiter le Journal de la Chambre Haute, & ayant trouvé que l'Ordonnance avoit effectivement été rejetée, votèrent: "Que les Membres des Com-
 munes, & les autres Commis-
 saires nommez pour être Ju-
 ges du Roi, pourroient execu-
 ter leur Commission, quoique"

... les

„les Seigneurs eussent rejeté
„l'Ordonnance.„

Pour cet effet , elles firent rayer de la Commission le nom des six Seigneurs qui avoient été nommez pour Juges , & mirent d'autres gens à leur place. Entre ceux-ci se trouva Bradhaw , qui fut ensuite choisi pour être President de la Haute Cour de Justice. Ensuite la Chambre décida : Que le pouvoir souverain résidoit originairement dans les Peuples. Que les Communes d'Angleterre assemblées en Parlement , étant choisies pour représenter le Peuple , avoient entre les mains l'autorité de la Nation ; que ce que les Communes déclaroient être Loi , avoit la force de Loi , & que le Peuple étoit obligé d'y obéir , quoique le Roi ni les Seigneurs n'y eussent pas donné leur consentement.

Ces

Ces principes tous contraires qu'ils étoient à la véritable constitution du Royaume d'Angleterre , étoient néanmoins très-conformes à ceux des indépendans , dont l'intention étoit de changer la Monarchie en République.

L'Ordonnance pour juger le Roi étant donc passée , on s'employa pendant quelques jours aux préparatifs de ce Jugement, dont jusqu'alors on n'avoit jamais vû dans le monde aucun exemple. La Haute Cour de Justice observa les mêmes règles en jugeant le Roi , que si elle avoit jugé un criminel ordinaire , parce qu'elle n'avoit aucun modèle d'un semblable Jugement.

On voit assez fréquemment dans les Histoires , des Rois assassinés par leurs Sujets , en conséquence , ou de la haine publique,

que, ou de quelque vengeance particulière, ou des intérêts de quelque Faction. L'Histoire d'Angleterre fournit deux exemples de deux Rois, solemnellement déposez & emprisonnez. Mais jusqu'à Charles I. on ne trouve nulle part, qu'aucun Roi ait comparu en Jugement pour défendre sa vie, devant ses propres Sujets comme ses Juges.

Le Roi fut conduit trois fois devant la Haute Cour de Justice, & fut autant de fois sommé de donner ses Réponses sur l'accusation intentée contre lui, dont la lecture avoit été faite en sa presence, & qui se reduisoit à dire qu'il étoit l'auteur de la guerre; qu'il avoit pris les armes contre le Parlement; & qu'il avoit voulu renverser les Loix du País, & fait tous ses efforts pour y établir un pouvoir tyrannique: ce
qui

qui avoit ravagé le País & fait périr nombre de personnes. Il refusa constamment de reconnoître l'autorité de la Cour, & de ceux qui l'avoient établie. On ne voulut jamais entendre les raisons sur lesquelles il se fondeoit, pour décliner la Jurisdiction; enfin voyant qu'il ne pouvoit obtenir d'audience sur ce sujet, il donna ses raisons dans un Mémoire, contenant :

Qu'étant Roi, il n'y avoit « sur la terre aucune autorité qui « pût légitimement le faire com- « paroître en Justice comme dé- « linquant. «

„ Qu'on ne peut procéder en « Justice contre quelque homme « que ce soit, sans l'autorité des « Loix, ou Divines ou Munici- « pales. Qu'à l'égard des pre- « mieres, on ne voyoit point « dans l'Écriture - Sainte, que «

Q

„ Dieu

„ Dieu eût donné aux Sujets une
 „ telle autorité sur leurs Souve-
 „ rains. Qu'au contraire, il étoit
 dit dans l'Ecclésiaste (VIII. 4.)

*Là où est la parole du Roi, là
 est le pouvoir, & qui lui dira :*
Que fais-tu ? „ Que par les Loix
 „ du País, on ne peut intenter
 „ d'accufation contre le Roi,
 „ puisque la Justice se rend en
 „ son nom. Que d'ailleurs c'est
 „ une maxime constante en An-
 „ gleterre, que le Roi ne peut
 „ point faire d'Acte injuste. Que
 „ la Loi par laquelle on prétend
 „ le juger, étoit ou ancienne ou
 „ nouvelle; si elle étoit ancienne,
 „ qu'on l'indiquât; si elle étoit
 „ nouvelle, par quelle autorité
 „ avoit-elle été établie & en quel
 „ tems ?

„ Que Dieu & le monde ju-
 „ geassent si la Chambre des
 „ Communes, qui n'est pas elle-
 „ même!

même une Cour , pouvoit éta-
 blir une Cour de Justice ?

Qu'il ne devoit que paroître bien étrange à ceux qui connoissoient le Gouvernement d'Angleterre , que la Chambre des Communes prétendît avoir droit de faire des Loix , sans la concurrence du Roi & des Seigneurs ; & que quand même le peuple d'Angleterre auroit le droit de donner une légitime Commission à cette Cour , il n'avoit pas été consulté sur cela.

Enfin , qu'il avoit pris les armes pour défendre les fondamentales du Royaume , contre ceux qui suposoient qu'il s'étoit servi de son pouvoir pour changer le Gouvernement.

Le Roi ayant donc persisté à ne point répondre devant la

Q 2 Haute

Haute Cour de Justice, son refus fut regardé, selon les Loix d'Angleterre, comme une confession; il fut reconduit, sous une forte garde, à la Maison du Chevalier Robert Cotton, où on l'avoit configné depuis qu'on l'avoit tiré hors du Palais Saint-James, où il avoit été amené de Windsor: & le 27 Janvier, le Roi ayant été amené devant le Cour pour une quatrième fois, il demanda d'être entendu devant les Seigneurs de la Chambre-Haute & devant les Communes, avant qu'on prononçât sa Sentence, ayant dessein à ce que l'on croit, d'abdiquer sa Couronne en faveur du Prince son fils aîné. Sur cette proposition, les Juges se retirèrent pour délibérer entr'eux; & une demie heure après étant rentrez, le Président dit au Roi, que ce qu'il avoit proposé

posé n'étoit qu'une continuation de son refus à reconnoître la Jurisdiction de cette Cour, & ne tendoit qu'à un délai de Justice; qu'enfin, s'il n'avoit plus rien à dire on alloit procéder à son Jugement. Le Roi ayant répondu qu'il n'avoit plus rien à dire, Bradshaw fit une longue Harangue pour justifier le procédé du Parlement en cette occasion, après avoir fini ce discours, on lût derechef les accusations dont on avoit chargé le Roi, & on prononça sa Sentence, par laquelle: *Charles Stuart comme tyran, traître, meurtrier & ennemi public, est condamné à mort, & à avoir la tête séparée de son corps.*

Dans tout le tems qui s'écoula entre le Procès fait au Roi & son exécution, ses amis tant du dedans que du dehors, firent les

derniers efforts pour lui sauver la vie : car outre les representations faites de la part des Hollandois , & celles des Ecoslois par leurs Députez, le Prince de Galles & le Prince d'Orange envoyoyent tous les jours offrir aux Juges , particulièrement à Cromwel & à Ireton , tout ce qu'on fouhaiteroit pour sauver la vie du Roi : le Prince écrivit une Lettre des plus touchantes au Général Fairfax en faveur du Roi son pere. Le Duc de Richemond, la Marquise de Hersford, les Comtes de Lindsey & de Southampton , offrirent leurs propres têtes pour sauver celle du Roi ; mais malgré toutes ces puissantes sollicitations & tant d'autres, on passa outre , & on en vint à l'exécution.

Le 29 Janvier, la Haute Cour de Justice nomma des Commis-
saires,

faïres , pour examiner quel endroit seroit le plus propre pour l'exécution, ils firent leur raport, conformément auquel on dressa un échafaut devant la Salle des Festins , qui est au Palais de *White-Hall* , & on le couvrit de noir ; & le 30 Janvier le Roi fut conduit du Palais de Saint Jâmes, sous une forte Garde, à celui de *White-Hall* , où ayant resté près de deux heures dans une Chambre en particulier , il fut conduit sur l'échafaut. Il y souffrit la mort avec beaucoup de constance , & sans faire paroître la moindre marque de foiblesse ou d'étonnement. Son corps , après avoir été pendant quelques jours exposé à la vûë du peuple , dans une des Chambres de *White-Hall*, fut porté à *Windsor* , & enterré sans aucune pompe dans la Chapelle de *S. Georges*.

On

On raporte qu'on n'a jamais pû sçavoir au vrai , ni prouver qui fut celui qui décapita Charles I. & que ce qui semble le plus aprocher de la vérité de ce fait , est une Histoire rapportée par l'Archevêque Tennison, dans laquelle il dit que lorsqu'il étoit Vicaire de Saint Martin à Londres, une jeune femme vint le prier de venir auprès de son pere qui se mouroit , étant dans de terribles angoisses & horreurs , de ce que c'étoit lui qui avoit coupé la tête au Roi ; il dit qu'il y alla , mais qu'il trouva la personne morte , & qu'elle n'avoit laissé aucune confession par écrit, ni aucune autre relation, tout ce qu'on put découvrir, est, que cet homme avoit été une espece de Boucher ou de conducteur de bétail à Saint Yves, dans la Province de Huntington, & que Cromwel
l'en-

l'envoya chercher sur la fin de l'année 1648 : que depuis ce tems-là il avoit mené une vie obscure sous un nom emprunté ; & qu'il recevoit une pension annuelle qui mourut avec lui. L'Archevêque envoya un Ministre pour tirer de plus amples informations de la fille de ce défunt Boucher : mais trouvant que les personnes avec lesquelles cette fille demeuroit , avoient changé de maison , on ne put jamais rien aprendre d'elle.

D'autres prétendent qu'il n'y a rien de vrai dans cette Histoire ; & qu'étant probable que cet homme ayant un transport au cerveau , il n'est pas impossible qu'il se fût mis dans la tête qu'il avoit été le meurtrier du Roi. Quoiqu'il en soit on a scû d'autres circonstances qui paroissent plus vraisemblables. Le second
Diman-

Dimanche d'après que le Roi eut été décapité, le nommé Robert Spavin, qui étoit alors Secrétaire de Cromwel, invita à dîner plusieurs de ses amis. Leur principal discours roula sur celui qui avoit décapité le Roi ; un dit, que cela avoit été fait par le Bourreau ordinaire ; un autre dit, que c'étoit un certain Hugues Pierre ; on en nomma aussi plusieurs autres, mais comme c'étoit sans preuves, on ne concluoit rien : aussi-tôt qu'on eut dîné, Spavin tira à part un de ses plus affidés, qui étoit de la Compagnie, & lui dit : *Ils se méprennent tous, ils n'ont pas nommé celui qui a fait cette Exécution, car ce fut le Lieutenant Colonel Joyée, qui étoit l'homme qui décapita le Roi ; j'étois moi-même dans la Chambre lorsqu'il s'accommoda pour faire cette fon-*
ction

Etion de Boureau; j'étois derriere lui lorsqu'il la fit; & je rentrai avec lui quand il l'eut faite: il n'y a personne qui sçache ceci que mon Maître, le Commissaire Ireton & moi. C'étoit ce même Joyée qui s'étoit faisi du Roi & qui l'avoit conduit à l'Armée.

Telle fut la fin tragique de Charles I. Personne n'a jamais disputé les loüanges qu'on lui a données, par raport à la sobriété, à la tempérance, à la chasteté. Tout le monde convient aussi qu'il étoit bon Mari, bon Pere & bon Maître. Mais quelques-uns l'accusent, & ce n'est peut-être pas sans fondement, d'avoir laissé prendre à la Reine sa femme, un trop grand empire sur lui, & trop de part dans les affaires de l'Etat. Le Royaume étant Protestant, & la Reine Catholique très-zélée, on ne pouvoit regarder

der qu'avec des yeux jaloux , le pouvoir qu'elle avoit , & dont elle n'abusoit que trop , en faisant donner les Charges les plus importantes à des gens de sa Religion. C'étoit-là le principal fondement du bruit qui s'étoit répandu dans le Royaume , que la Cour avoit dessein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre.

Pour tout dire en un mot , Charles I. fut doué d'un grand nombre de vertus & de belles qualitez. Il y a même lieu de croire que ses défauts ne furent qu'une suite & une dépendance du dessein qu'il avoit formé d'affervir l'Angleterre , & que si , en certaines occasions , il ne suivit pas exactement les règles de la bonne foi , ce n'étoit que pour pouvoir plus aisément exécuter ce qu'il avoit entrepris. Sans ce
malheu-

malheureux projet , on pouroit dire qu'il fut un des Princes les plus accomplis qu'il y ait jamais eü sur le Trône d'Angleterre. Le Duc de Buckingham , le Comte de Strafford , l'Archevêque de Cantorbery , & la Reine même , furent ceux qui poufferent dans le précipice ce malheureux Prince , qu'ils avoient tant de passion d'élever plus haut que ses prédécesseurs. Mais , peut-on s'empêcher de faire sur ce sujet une réflexion qui n'est que trop naturelle ? C'est sur la punition de ces mauvais Conseillers , & sur celle du Roi. Le Duc de Buckingham perdit la vie par la main d'un Assassin ; l'Archevêque , Strafford , & le Roi même , la perdirent sur l'échafaut , & la Reine passa le reste de ses jours dans un triste veuvage ; étant même assez négligée par ses plus

R proches

proches parens. Elle vécut pourtant assez pour voir le rétablissement du Prince son Fils. Mais elle ne trouva pas auprès de lui tous les agrémens auxquels elle s'étoit attenduë ; cela l'obligea fans doute à retourner en France, où elle mourut dans l'année 1669.

Les deux Fils de Charles I. régnerent successivement, mais ils n'ont été guères plus heureux. Les douze premières années de la vie de Charles II. qui vint le premier à la Couronne, comme l'aîné, se passèrent dans la splendeur & la magnificence qui convenoient à la qualité d'un héritier présomptif d'une si grande & si brillante Couronne : il passa ensuite dix-huit années dans de continuelles inégalitez. Il fut malheureux dans la guerre ; & le même coup funeste qui enleva son

pere,

pere , le priva aussi de ses Etats : il est vrai que le Royaume d'Ecosse le reçût dans son sein , mais ce fut sous de dures conditions ; il est vrai encore que les Ecoissois firent quelques tentatives pour le faire monter sur le Trône d'Angleterre , mais elles furent très-foibles , & ce ne fut qu'après la mort de Cromwel que les affaires prirent une autre face , & après douze ans d'exil , il fut rétabli sur le Trône de ses ancêtres , mais son règne ne fut qu'une suite continuelle de mauvaise administration & de malheurs. Il y eut en Angleterre une peste des plus terribles qu'on eut vû jusqu'alors ; comme aussi une incendie , qui réduisit en cendres la plus grande partie de la ville de Londres. La plûpart du tems il étoit aux prises avec son Parlement ; & panchant trop visible-

ment pour les intérêts d'une puissance voisine, son peuple se méfioit de lui. Il eut à essuyer différentes conspirations formées contre lui en divers endroits; une desquelles, à ce qu'on croit, lui fit perdre la vie le 6 Février 1685.

A l'égard du Duc d'Yorck son frere, qui quelques heures après que Charles II. eut rendu le dernier soupir, fut proclamé Roi dans Londres, sous le nom de Jacques II. Il étoit fort jeune lorsque les Guerres civiles commencerent à ravager l'Angleterre; & après le parricide commis en la personne de son pere, il se vid obligé d'abandonner son pais natal, & de se retirer en Hollande; d'où, après un court séjour, il alla en France. Il demeura dans ce Royaume jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé d'en sortir

tir par les intrigues de Cromwel le Protecteur. Il commença à servir sous le Maréchal de Turenne, & ensuite il passa au service des Espagnols, sous Dom Juan d'Autriche, & il se trouva à la bataille de Mardik, où il fut témoin oculaire de la bravoure des Anglois, & de la valeur qu'ils témoignèrent en cette occasion contre l'armée ennemie, dans laquelle il servoit alors. Lorsque son frere fût rétabli sur le Trône d'Angleterre, il fut comblé de biens & de dignitez. Il eut deux femmes; la premiere qui s'apelloit Anne, & étoit fille de Mylord Clarendon, Grand Chancelier d'Angleterre; il en eut deux filles, qui furent toutes deux successivement Reines, sçavoir la Reine Marie, épouse du Roi Guillaume, & la Reine Anne. Le Duc d'Yorck se ma-

ria en secondes nôces avec la sœur du Duc de Modène, mais les enfans qu'il en eut moururent tous fort jeunes. Son frere Charles II. le fit Grand Amiral, & en cette qualité, il servit quelque tems contre les Hollandois : il fut aussi nommé Haut-Commissaire d'Ecosse. Comme il avoit embrassé la Religion Romaine dans les Pais étrangers, où il s'étoit réfugié, il craignoit fort que ce ne fut un invincible obstacle, à pouvoir succéder à la Couronne après la mort de son frere : cependant après avoir surmonté toutes les difficultez qui se presenterent dans son passage, il monta paisiblement sur le Trône. Durant son règne, qui fut court, il ne cessa point de faire sous main, la guerre contre la Religion & les libertez de ses Sujets : mais il paya bien cher ses
entre-

entreprises ; car après avoir perdu ses Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse ; après avoir été malheureux dans toutes ses tentatives en Irlande , il fut contraint de s'enfuir en France , où il mourut , après plusieurs années de son second exil , & après plusieurs vaines démarches pour recouvrer ses Etats , ne laissant après lui que les deux filles dont on a parlé , & un fils prétendu. Il eut aussi deux fils naturels & autant de filles , d'une de ses Maîtresses nommée Churchill , & une autre fille naturelle de la Comtesse de Dorchester.

Telle est la suite de la catastrophe de Charles I. mais il faut convenir que lui & ses fils furent la seule cause des malheurs qui leur sont arrivez. Les Anglois sont fiers & aiment leur liberté : ainsi un Roi qui se fçait accommoder

moder prudemment aux Loix du País est parfaitement heureux avec eux. Le Roi Guillaume , qui est sur le Trône à present , est adoré de ses peuples , & nous donne une exemple de la maniere dont il faut gouverner cette Nation.

*Suite de l'Histoire Secrette de la
Duchesse d'Hanover.*

L'Electrice ayant fini son discours & la Princesse lui ayant témoigné combien elle en étoit satisfaite. On ne songeoit plus qu'à se donner aux plaisirs qui durerent quelque tems ; mais qui changerent peu après en tristesse, par la nouvelle qu'on reçut de la mort du Prince Charles tué dans une Bataille où les Turcs avoient remporté la victoire. Le bruit courut pendant quelques
jours

jours que Konigsmarck avoit eu le même fort. Le bon naturel de la Princesse la porta à lui donner quelques larmes, & la perte qu'elle faisoit en un même jour d'un Beau-frere qu'elle chériffoit, & d'un homme qu'elle estimoit, lui parurent des sujets dignes de ses regrets. La Comtesse de Plate fit aussi paroître son desespoir de la mort de Konigsmarck, & elle garda si peu de ménagement qu'il n'y eut que l'Electeur seul qui ne voulut point s'en apercevoir, tant il étoit aveuglé pour cette Dame.

On aprit cependant que Konigsmarck n'étoit point mort & qu'il alloit revenir incessamment à la Cour. La Princesse y fut sensible, & Konigsmarck en vie, la consola plus facilement de la mort du Prince Charles. Il ne fut pas long-tems à arriver à
Hanover,

Hanover , & il fut reçu de la Princesse avec des distinctions qui auroient pû satisfaire Konigsmarck indifférent ; mais qui ne satisfirent point Konigsmarck amoureux.

La Princesse étoit broüillée plus que jamais avec le Prince Georges son Epoux, ils avoient eu dispute au sujet de la Maîtresse du Prince , & la Princesse lui ayant répondu avec moins de modération qu'elle n'avoit fait jusqu'alors , le Prince n'en fut que plus irrité , & n'écoutant que sa colere, la saisit par la gorge , & la pressa si vivement, que les femmes de la Princesse qui étoient accouruës à ses cris, eurent bien de la peine à la délivrer. Le Prince sortit en la menaçant pour jamais de son indignation, & elle tomba dans une affliction qui tenoit du desespoir.

Le

Le retour de Konigsmarck fut une petite consolation pour la Princesse, & d'avoir quelqu'un à qui elle pouvoit confier l'ex-cès de ses ennuis, parut un soulagement à ses peines. Elle l'en entretenoit souvent sans penser qu'on pût lui en faire un crime. Konigsmarck de sa part trouvoit tant de plaisir à se trouver auprès d'elle, qu'il oublia que son assiduité n'ayant plus le Prince Charles à suivre, ne pouvoit être attribué qu'à son attachement pour la Princesse. Des Courtisans malins s'appliquerent à l'observer. La Comtesse de Platte même entra dans des soupçons qu'elle ne put dissimuler. Elle ne les cacha pas à Konigsmarck, qui connoissant son caractère, trembla pour les jours de la Princesse. Il crut que pour la sauver tout lui étoit permis,
&

& il ne se fit point de scrupule de rassurer la Comtesse par ses soins auprès d'elle. Il lui fit mille protestations de la plus sincère tendresse, elle le crut & l'accabloit de caresses ; mais leur intelligence ne dura pas long-tems.

Konigsmarck aiant donné une Fête superbe à toute la Cour, la Princesse & la Comtesse, quoique par différens motifs, y parurent avec éclat. Tout se passa avec tant d'ordre & de magnificence, que tous ceux qui assisterent à cette Fête en furent également charmez. La Comtesse seule y parut mécontente & se confirma dans ses soupçons. Konigsmarck l'ayant abordée, lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroissoit avoir ? laissez - moi en repos, reprit brusquement la Comtesse, & allez recevoir les applaudissemens

mens de la Princesse. L'Electeur ayant joint dans le moment la Comtesse, Konigsmarck n'eut pas le tems de lui répondre, & il se retira.

La Fête finie Konigsmarck se rendit chez la Comtesse, pour faire enforte de la dissuader des idées qu'elle s'étoit formées. Elle lui voulut faire avoüer qu'il aimoit la Princesse, & qu'il en étoit aimé. Il sçut si bien s'en défendre qu'elle l'aima plus fortement que jamais. Depuis cette entrevüe Konigsmarck se conduisoit avec la derniere circonspection. Il n'alloit chez la Princesse qu'aux heures que la Cour s'y rendoit. Cependant la Comtesse ne cessoit de tenir des discours offensans contre la Princesse qui, en étant avertie, reçut cet avis avec dédain. Je méprise trop la Comtesse, répondit-elle, pour m'em-

S

barasser

barasser de ce qu'elle peut dire de moi, ma conduite est irréprochable, & je suis bien plus en peine de mon devoir que de ma réputation.

L'union de la Comtesse & de Konigsmarck dura peu, malgré les ménagemens qu'ils avoient l'un pour l'autre; & comme la destinée de Konigsmarck étoit de périr par la Comtesse, ils se broüillèrent enfin sans retour, & ce qui acheva de perdre Konigsmarck dans son esprit, fut le refus qu'il fit d'épouser Madlle de Kielmonfée fille de la Comtesse. Allez, lui dit-elle, vous êtes un ingrat, & vous ne méritez pas que je vous fasse des reproches; mais vous apprendrez bien-tôt qu'on ne me méprise pas impunément.

La Comtesse étant ainsi passée de l'amour le plus tendre à la haine la plus violente, ne pen-
fa

fa plus qu'à perdre Konigsmarck & la Princesse. Elle obligea Madame de Wic sa sœur, Maîtresse du Prince Georges, de faire naître à ce Prince des soupçons sur l'attachement que Konigsmarck avoit témoigné à la Princesse, tandis que de son côté, elle tâchoit de rendre suspecte la conduite de la Princesse à l'Electeur. Observez-les, Seigneur, dit-elle à ce Prince, & vous verrez bien-tôt que ce que je vous dis de leur intelligence n'est que trop véritable.

Pendant que tout ceci se passoit, la Princesse étoit très-éloignée de penser que l'Electeur & le Prince pussent la soupçonner, & sa vertu la rassuroit si fort qu'elle ne pouvoit croire que les mauvais offices que lui rendoit la Comtesse de Platte pussent faire impression. Elle continuoit donc de traiter Konigsmarck avec une égale bonté, &

il avoit toujours sa confiance. La Comtesse de son côté ne manquoit pas de faire remarquer à l'Electeur jusqu'aux moindres regards. Elle faisoit un crime des actions les plus innocentes, & enfin elle gagna tant sur l'esprit de ce Prince, qu'il commença à croire la Princesse criminelle, & à la traiter avec une extrême froideur. Le Prince Georges de sa part, animé par sa Maîtresse, redoubloit la dureté de son procédé, & réduisit enfin la malheureuse Princesse à penser à se séparer de lui : comme elle ne vouloit rien faire sans le conseil du Duc & de la Duchesse de Zell, elle demanda permission d'y aller, ce qui lui fut accordé par l'entremise de l'Electrice qui ayant aussi sujet de se plaindre de la Comtesse de Plate en étoit devenuë plus sensible aux malheurs qu'elle causoit à la Princesse, dont elle avoit aussi sa part.

Ar.

Arrivée à Zell, elle se jette aux pieds de son Pere & de sa Mere, leur conte ses afflictions & leur demande un asile contre les mauvais traitemens du Prince Georges. Le Duc de Zell la releva en l'embrassant; mais il lui fit entendre qu'elle ne devoit point penser à se séparer de son Epoux, qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'elle lui demandoit, & qu'il entendoit absolument qu'elle retournât à Hanover. Il la quitta ensuite, & chargea la Duchesse de calmer l'esprit de sa fille & de la résoudre sur le seul parti qu'elle avoit à prendre.

La triste Princesse ne trouvant donc point d'asile dans la maison de son Pere, comme elle l'avoit esperé, fut contrainte de retourner à Hanover. Elle y fut reçüe avec beaucoup de froideur de l'Electeur & du Prince Georges,

qui , ayant été informé de tout ce qui s'étoit passé à Zell , lui fit des reproches pleins d'aigreur , & la menaça de la faire repentir un jour des plaintes qu'elle avoit faites contre lui. La Princesse supporta ces menaces avec une constance aparente , tandis qu'elle pensoit aux moyens les plus convenables pour se délivrer de la persécution qu'elle souffroit.

Les troubles de la Cour lui faciliterent les moyens de se consulter librement sur une telle entreprise , le Prince Georges étant trop occupé de ses démêlez avec le Prince Maximilien d'Hanover son frere , pour pouvoir penser à elle. Il régnoit entre ces deux Princes une animosité mortelle. Les Courtisans du Prince Maximilien souhaitoient que l'Electeur partageât ses Etats entre son frere & lui ; mais la fortune du Prince
Geor-

Georges, soutenuë par la Comtesse de Plate, l'emporta sur le Prince Maximilien, & se voyant privé de si belles esperances, sa vivacité & son ambition le poussa à tenter d'obtenir par l'intrigue & la force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par le droit de la naissance.

Il commença par s'assurer de plusieurs Seigneurs du Duché de Zell, qui étoient mécontents. Il envoya ensuite à Vienne un de ses plus affidés, pour demander à l'Electeur d'être déclaré héritier du Duc de Zell, sous prétexte que les Etats de Zell & de Hanover n'avoient jamais été sur la même tête. Il envoya aussi Kolm à Rome qui sçut gagner le Pape, lui assurant que si l'Empereur accordoit au Prince Maximilien ce qu'il demandoit, ce Prince introduiroit la Religion Catholique-Romaine dans ses Etats. Le Pontife plein de zèle

zèle & ayant un grand ascendant, sur l'esprit de l'Empereur le porta à tout accorder. Kolm en conclut le traité, & retourna ensuite à Hanover, pour le faire ratifier à son Maître; mais il fut arrêté, on lui trouva le traité, & le Prince Maximilien s'étant sauvé, le Comte de Plate voulut engager Kolm à accuser la Princesse épouse du Prince Georges, d'avoir eu part à ce traité. Elle s'en justifia parfaitement, & fit voir qu'en cela elle auroit agi contr'elle-même & contre ses propres enfans.

Quoique l'innocence de la Princesse fut avérée, & que Kolm sur l'échafaut eût déclaré qu'elle n'avoit jamais eu connoissance des projets du Prince Maximilien, le Prince Georges ne cessoit journellement de l'accabler de reproches, & animé par Madame de Wic sa maîtresse, la conspiration du Prince

ce

ce Maximilien lui servoit de prétexte pour redoubler la dureté avec laquelle il la traitoit, par où il acheva de la déterminer à la fuite. Elle projetta de se retirer en France, dans un Convent, & n'ayant communiqué son projet qu'à Mademoiselle de Molk sa fille d'honneur, & à Konigsmarck, elle déclara à ce dernier qu'elle se repositoit sur lui seul du succès de cette entreprise; mais comme les difficultez qui se rencontroient dans l'exécution de ce projet, obligeoient Konigsmarck d'avoir plusieurs entrevûës avec la Princesse, qui lui parloit toujourns en presence de Madlle de Molk, la nuit après que tout le monde étoit retiré dans le Palais; ces entrevûës ne pûrent être si secretes, que la Comtesse de Plate n'en eût connoissance. Elle en avertit l'Electeur, & ce Prince jugeant sur
ces

ces fausses apparences , ne douta point que la Princesse ne fût coupable , & il auroit fans doute dès-lors éclaté contr'elle s'il avoit pû se déterminer sur la maniere de les punir.

Konigsmarck prévint même pour quelque tems les effets de la colere del'Electeur , car étant parti d'Hanover sous prétexte d'aller rendre visite à sa sœur , qui étoit à la Cour de Pologne , il s'en fut à Hambourg disposer tout pour l'enlevement de la Princesse ; ensuite il se rendit en Pologne , où dans une débauche qu'il fit avec le Roi , ayant été proposé que chacun compteroit ses bonnes fortunes , Konigsmarck pris de vin , conta les faveurs qu'il avoit reçû de la Comtesse de Plate , & comme ensuite elle l'avoit pressé d'épouser sa fille , & enfin toutes les infidélitez qu'elle avoit faites à l'Electeur :

l'Electeur : Puis tombant insensiblement à parler de la Princesse, Epouse du Prince Georges, par une imprudence des plus extraordinaires, il fit le recit du mauvais traitement qu'elle recevoit du Prince, & il dit que cette Princesse se voyant abandonnée par son Pere, étoit sur le point de fuir & de se retirer en France. Un Seigneur du Pais d'Hanover qui étoit disgracié de sa Cour, s'étant malheureusement trouvé à cette conversation, profita de l'occasion pour rentrer en grace, & il écrivit à la Comtesse de Plate tout ce qui s'étoit passé. On prétend aussi que le Roi de Pologne donna avis à l'Electeur d'Hanover, de tout ce que Konigsmarck avoit dit.

Il seroit difficile de bien concevoir la rage de la Comtesse de Plate, à la lecture de la Lettre qu'elle reçut. Elle courut chez l'Electeur

teur qui l'assura qu'il la vengeroit, & il étoit encore dans toute la vivacité de sa colere, lorsque l'infortuné Konigsmarck de retour de Pologne, vint pour le saluer, il lui fit un accueil si glacé, que Konigsmarck qui ne soupçonnoit pas avoir été trahi, en demeura interdit, ignorant le sujet de sa disgrâce, à laquelle il auroit sans doute été plus sensible, s'il n'avoit cru pouvoir s'éloigner bientôt pour jamais d'Hanover. L'Electeur passa brusquement à l'appartement de la Comtesse, & Konigsmarck se rendit à celui de l'Electrice où il trouva la Princesse, qui par la réception toute gracieuse qu'elle lui fit, le consola facilement du froid accueil que lui avoit fait l'Electeur.

Quelque impatience qu'eût la Princesse de sçavoir si tout étoit prêt pour sa fuite, elle crut ne devoir

voir point s'en informer dans un lieu où tout le monde l'observoit, elle chargea donc Mademoiselle de Molk d'ordonner à Konigsmarck de venir à minuit lui rendre compte du succès de sa négociation. Konigsmarck ne manqua pas d'obéir, & la Princesse fixa son départ au lendemain. Konigsmarck la pressa de ne point différer : il lui representa que tout la favorisoit, que le Prince Georges étoit absent; que la Comtesse de Plate étoit incommodée; que l'Electeur étoit trop occupé auprès d'elle pour penser à autre chose; mais que tout cela pouvoit changer dans un jour : Qu'il ne sçavoit même que penser de l'accueil que lui avoit fait l'Electeur; qu'enfin, qu'il lui avouoit que quoi qu'il n'eût jamais ressenti de crainte, qu'il trembloit maintenant qu'il la voyoit en danger, & qu'il

T la

la conjuroit de partir dans le moment même. Toutes ces raisons ne pûrent faire changer de sentiment à la Princesse. Elle lui dit qu'elle ne pouvoit se résoudre à partir sans dire adieu à ses enfans ; que le retour du Prince Georges n'étoit point à appréhender , puisqu'il devoit demeurer encore un mois à Berlin , auprès du Roi de Prusse son Beau-frere ; que la colere de l'Electeur n'étoit pas à craindre , & qu'on pouvoit remettre la chose au lendemain sans rien risquer. Konigsmarck fut fâché de voir la Princesse si ferme dans sa résolution ; mais n'osant s'y opposer davantage , il fut contraint de lui céder. Elle le congédia bientôt après , en lui disant que le lendemain à la même heure elle lui remettroit toute sa destinée. Konigsmarck se retira ensuite dans le dessein de rejoindre ses Gens qui
l'at-

l'atendoient à quelque distance du Palais; mais il en fut empêché par la plus triste catastrophe qui décida de sa vie.

La Sœur de la Comtesse de Plate qui étoit chez l'Electrice lorsque Konigsmarck y étoit venu, avoit remarqué la joye que la Princesse avoit témoigné de son retour, & que cette Princesse avoit donné quelques ordres secrets à Mademoiselle de Molk, & lui avoit parlé en particulier. Elle crût qu'il devoit y avoir du mystere, & courut faire part de ses soupçons à l'Electeur & à la Comtesse de Plate. Ils furent tous du même sentiment, & ne douterent point que ce ne fût pour ménager une entrevûë entre la Princesse & Konigsmarck. La Comtesse de Plate dit là-dessus tout ce qu'elle put pour animer l'Electeur à la vengeance, & voyant que l'Electeur

T 2 étoit

étoit prêt à la satisfaire, & qu'il ne balançoit plus que sur le choix des personnes qu'il chargeroit d'une si cruelle commission, elle lui dit qu'elles'étoit assurée de quatre hommes qui n'attendoient que ses ordres pour fraper. Elle les envoïa chercher, & lorsqu'ils furent venus, l'Electeur les reconnut pour être de ses Gardes. Il leur parla lui-même, & leur ordonna d'aller attendre Konigsmarck dans une des Galeries du Palais aboutissant à l'apartement de la Princesse, par laquelle il étoit obligé de passer en se retirant; de l'attaquer là & de lui ôter la vie. La Comtesse de Plate exigea de l'Electeur d'assister lui-même à cette affreuse execution, & lui qui n'avoit pas la force de la refuser y consentit, & se rendit déguisé le visage couvert, accompagné des quatre assassins dans la Galerie. Il n'y attendit pas long-

long-tems le malheureux Konigsmarck y ayant paru quelques momens après. Les Gardes l'attaquèrent , mais ne pûrent le surprendre ; il mit l'épée à la main , & leur auroit vendu chèrement sa vie , si son épée ne s'étoit cassée après quelque instant de combat. Se voyant sans défense : *Arrêtez un moment* , dit-il à ses meurtriers , *dites à celui qui vous envoie , que mon sang lui suffise , & qu'il épargne celui de l'innocente Princesse.* Il tomba mort en prononçant ce nom si cher pour lui. L'Électeur parut alors , il ordonna qu'on jetât cet infortuné corps dans des lieux ou latrines qu'il fit murer le lendemain. Il alla ensuite annoncer à la Comtesse qu'elle étoit vengée , & cette femme en reçut la nouvelle avec une joye que son ame seule pouvoit ressentir.

La Princesse ignoroit cependant

les malheurs de Konigsmarck; elle s'étoit mise au lit dès qu'elle avoit été seule; mais l'agitation de son esprit ne lui avoit point laissé goûter de repos, mille pensées étoient venuës l'inquieter, & l'ocupoient encore lorsque l'heure de son lever aprochant, Mademoiselle de Molk entra dans sa chambre. Préparez-vous, Madame, à d'étranges nouvelles, lui dit cette fille, je voudrois vous les cacher pour vôtre repos; mais il vous importe si fort d'en être informée, que sans me rendre criminelle envers vous, je ne puis garder le silence. Dites, dites, reprit la Princesse en l'interrompant, je suis préparée aux événemens les plus facheux. Elle lui aprit donc que Konigsmarck n'étoit point rentré chez lui, que ses Gens le cherchoient par tout sans pouvoir le trouver, qu'ils étoient fort en peine pour
fa

sa vie, d'autant plus qu'on disoit avoir entendu pendant la nuit un grand bruit dans une des Galeries du Palais, & qu'on avoit trouvé au même endroit beaucoup de sang répandu, comme d'un homme qui avoit été assassiné. Konigsmarck est mort s'écria la Princesse, & il n'est mort que pour m'avoir été attaché & pour avoir voulu me servir.

On vint dans ces intervalles avertir la Princesse que les Papiers de Konigsmarck avoient été enlevés, & à cette nouvelle, elle ne douta plus qu'elle ne fût perduë par l'apréhension qu'elle avoit que Konigsmarck n'eût gardé les Lettres qu'elle lui avoit écrites au sujet de sa fuite pendant le voyage qu'il avoit fait en Pologne : Les soupçons de la Princesse ne se trouverent que trop véritables. L'imprudent Konigsmarck avoit effecti-

effectivement conservé ces fatales Lettres. Elles furent trouvées ; on découvrit le dessein qu'elle avoit eu de se retirer en France ; les railleries piquantes qu'elle faisoit des amours de l'Electeur avec la Comtesse de Plate , & les plaintes qu'elle rendoit de la dureté du Duc de Zell son pere , & du Prince Georges son mari , dont elle traitoit l'un de vieux tyran , & l'autre de bourreau de mari.

L'indignation de l'Electeur fut extrême après la lecture de ces Lettres , & s'abandonnant à son ressentiment , il envoya arrêter Mademoiselle de Molk , & fit ordonner à la Princesse de ne point sortir de son appartement. Il dépêcha en même-tems un Exprès au Prince Georges pour le faire revenir , & envoya le Comte de Plate au Duc de Zell , pour l'informer

former de tout ce qui s'étoit passé à l'égard de sa fille.

Le Prince ne tarda pas à venir à Hanover, & blâma d'abord l'éclat qu'on avoit fait en arrêtant la Princesse & Mademoiselle de Molk. Mais il changea bientôt de sentiment quand on lui eut fait voir les Lettres de la Princesse à Konigsmarck, il aprouva non-seulement tout ce qui avoit été fait; mais il résolut de pousser sa femme à bout.

Le Duc de Zell aprouva également tout ce qui avoit été fait, & il manda à l'Electeur que puisque sa fille témoignoit par ses Lettres avoir oublié qu'il étoit son Pere, qu'il ne vouloit plus la reconnoître pour sa fille, & qu'il le rendoit entierement le maître de sa destinée.

La Duchesse de Zell fut plus sensible au malheur de sa fille, elle

le se jetta aux pieds de son mari, pour lui demander qu'il protégât l'infortunée Princesse ; mais ce Prince fut insensible à ses larmes, & lui répondit froidement qu'il ne se souvenoit plus d'avoir une fille. La Duchesse lui écrivit pour l'exhorter de se soumettre aux decrets de la Providence, & d'attendre patiemment de la bonté de Dieu & du tems, une meilleure fortune.

Le Comte de Plate rendit cette Lettre à la Princesse, & lui dit en même-tems de la part de l'Electeur, qu'elle se préparât pour retourner dans le País de Zell où on étoit résolu de l'envoyer. Un Capitaine des Gardes entra dans l'instant, pour annoncer à la Princesse qu'il étoit tems de partir, il étoit aussi chargé de lui apprendre la mort de l'infortuné Konigsmarck, ce qui ne laissa pas d'attendrir

tendrir la Princesse, qui jusques-là n'avoit pû s'empêcher de se flâter qu'on n'en étoit pas encore venu à une telle violence. Elle honora sa mémoire de quelques pleurs, & se reprochant sa mort comme si elle en avoit été complice, le Palais d'Hanover lui fit horreur. *Allons*, dit-elle à son Conducteur, *quittons ces lieux Barbares, dans quelque endroit que vous me meniez, il me paroîtra moins affreux que ce Palais horrible.* Elle sortit de son appartement en prononçant ces mots, & fut monter dans son carosse, sans sçavoir où on la conduisoit. Elle arriva au Château d'Alhen à six mille de Zell après quelques heures de marche. Le Gouverneur l'y reçut avec beaucoup de respect, il la conduisit dans l'appartement qui avoit été préparé pour elle, & lui annonça que c'é-

toit

toit dans ce Château où elle devoit passer le reste de ses jours. Il lui presenta les Domestiques nommez par l'Electeur & le Duc de Zell, pour la servir, qui étoient tous gens à elle inconnus.

Le lendemain de son arrivée on lui envoya deux Secretaires d'Etat, pour lui demander si, à la honte du Duc de Zell & de l'Electeur, elle n'avoit pas eu dessein de se retirer avec Konigsmarck en France, & si elle n'avoit jamais eu de commerce criminel avec lui. La Princesse répondit qu'il étoit vrai, que ne pouvant plus supporter les mauvais traitemens de son époux, elle avoit été résoluë de se retirer en France, dans un Convent, que Konigsmarck devoit l'accompagner dans ce voyage, n'ayant à elle d'autres personnes à qui elle pût se confier : Mais quant au commerce dont on l'accusoit, qu'elle

qu'elle prenoit Dieu à témoin de son innocence,

Personne ne la crut coupable; cependant le Duc de Zell son pere, ne put se résoudre à lui pardonner, il ne pouvoit oublier la maniere dont elle avoit parlé de lui dans les Lettres qu'elle écrivoit à Konigsmarck, & quelque priere que lui fit la Duchesse, de rendre la liberté à sa fille, il n'y voulut jamais consentir.

L'Electeur cependant informé de ce qui s'étoit passé, & appréhendant toujours le retour du Duc de Zell vers sa fille, & qu'il ne la vengeât de l'outrage qu'on lui avoit fait, en changeant l'ordre de la succession de ses Etats au préjudice du Prince Georges: L'Electeur, dis-je, porta ce Prince à offrir à la Princesse de se réunir avec lui. Il lui en fit faire la proposition. *Dites au Prince*

V.

Geor-

Georges, répondit-elle à celui qui lui vint parler de sa part, *qu'après ce qui s'est passé entre lui & moi, il ne peut plus y avoir de réünion; puisque si je suis coupable, je suis indigne de lui; & que si je suis innocente, il n'est pas digne de moi.* Le Prince Georges fut tellement irrité de ce refus, qu'il sollicita son Beau-pere à consentir qu'il fit casser son Mariage dans les formes; & ce Prince y ayant donné son aveu, le Prince Georges fit assembler les Consistoires d'Hanover & de Zell, qui déclarerent le Mariage de ce Prince nul, lui permettant de se remarier, sans toutefois que la Princesse sa femme pût jouir des mêmes droits.

Ce Divorce fut un des derniers ouvrages de l'Electeur de Hanover. Il devint quelque-tems après paralytique, & en même-tems fut
attaqué

attaqué d'une colique qui ne lui donna presque point de relâche pendant deux ans, & se voyant à la fin de ses jours, il envoya prier le Duc de Zell son frere, de venir recevoir ses derniers embrassemens. Le Duc de Zell s'étant rendu à Hanover, l'Electeur lui fit assurer par serment qu'il ne rendroit point la liberté à sa fille, & qu'il ne feroit aucun changement dans la succession de ses États qui demeureroient au Prince Georges. Le Duc de Zell lui promit tout, & tint sa promesse. La Comtesse de Plate ne survécut guères à l'Electeur, elle mourut deux ans après lui, & ces deux années furent pour elle une suite continuelle de maux pareils à ceux que l'Electeur avoit soufferts. Un Medecin de Hambourg entreprit de la guérir, & la faisoit baigner deux fois par jour

dans du lait ; la Comtesse croïoit faire une grande charité de donner ce lait à des pauvres.

La mort de l'Electeur, porta cependant quelqu'adoucisement à la prison de la Princesse. La Duchesse - obtint la permission pour elle & quelques Dames de Zell, de pouvoir aller passer de tems en tems quelques jours avec elle. Cette infortunée Princesse suportoit sa disgrâce avec une constance admirable, ses occupations étoient la lecture & la promenade. Elle vécut dans cet état plusieurs années pendant lesquelles elle aprit que Mademoiselle de Molk qui avoit été enfermée dans la Tour de Nieubourg, s'étoit échapée à ses Gardes & s'étoit retirée à Vienne. Cette fille eut le courage de se laisser aller en bas de la hauteur de cent quatre-vingt pieds ; elle fit quatorze lieuës

lieuës d'Allemagne, à pied, pour fortir des États d'Hanover.

Le Duc de Zell étant venu à mourir fans vouloir voir ni pardonner à la Princesse sa fille, cette mort apporta un grand changement à la fortune de la Duchesse de Zell. Le Prince Georges devenu par cette mort, Souverain de ce País, se laissoit entierement gouverner par Bernstorff qui occupoit auprès de lui la place du Comte de Plate, mort après avoir été six ans aveugle. Ce Ministre ne cessa point de chagriner la Duchesse qui eut de la peine à se conserver la liberté de voir sa fille. On l'obligea de quitter le Palais de Zell, quoique le Prince Georges ne vint point l'occuper, & on lui fit toutes sortes d'outrages.

Le Ciel sembloit néanmoins vouloir venger la Duchesse de Zell & la Princesse sa fille, elles
virent

virent périr tous leurs ennemis, & leur survécurent. Madame de Wic tra na une vie languissante, & ses infirmit z l'obligerent à garder le lit plusieurs années. Bernstorf ne put se soutenir dans la faveur, & mourut de désespoir de lui avoir survécu. L'Electrice d'Hanover finit ses jours lorsqu'elle étoit le plus près de monter sur le Trône d'Angleterre, ce qu'elle avoit souhaité toute sa vie avec une passion extrême. Le Prince Georges fut le seul favorisé de la fortune, car la Reine Anne étant morte * quelques mois après l'Electrice, il fut reconnu Roi d'Angleterre dans le tems qu'il ne l'esperoit plus. Il passa dans cette Isle & y mena avec lui son fils unique qu'il avoit eu de nôtre infortunée Princesse qui n'envia point le

* Au mois d'Aoust 1714.

le bonheur du Prince Georges. Elle fut sensible d'apprendre que son fils étoit aimé des Anglois; mais la fatisfaction qu'elle en eut fut bien-tôt changée en tristesse, puisqu'elle vid encore mourir sa mere , son unique consolation. Cette mort la fit penser à la sienne qui arriva quelque tems après. Le Roi Georges en aprit la nouvelle avec sa froideur ordinaire; il ne daigna pas même en prendre le deüil, & trouva mauvais que le Roi de Prusse son Gendre fit cet honneur à la Princesse.

Le Roi Georges ne survécut guères son épouse, il mourut peu de mois ensuite *. Son fils lui a succédé sous le nom de Georges II. il régne avec gloire & fait les délices de ses Peuples.

* Le 22 Juin 1727.



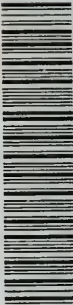


PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DD [Pöllnitz, Karl Ludwig,
491 Freiherr von]
H2753P6 Histoire secrète de la
 Duchesse d'Hanover

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 06 06 03 006 1